

HISTORIQUE
du
73^{ème} RÉGIMENT
D'INFANTERIE
pendant
LA GUERRE 1914-1918

Imprimerie Berger-Levrault

TABLE DES MATIÈRES

	pages
Chapitre I	
DE LA DÉCLARATION DE GUERRE A LA VICTOIRE DE LA MARNE	
Vers la frontière.	5
Dinant	6
La retraite	6
La victoire la Marne – Esternay – La poursuite – L'entrée à Reims	7
Chapitre II	
L'ARRÊT SUR L' AISNE – LA GUERRE DES TRANCHÉES EN 1914 ET 1915	
Craonne et Beaumarais	9
L'Argonne – Le Bois de Gruerie	9
Offensive de Champagne : Mesnil-lès-Hurlus – Les Héros de la 9 ^{ème}	
- Riposte à la contre-attaque allemande	11
Combat de la Woèvre – Apremont – Combat du Bois d'Ailly	13
Retour à Beaumarais.	15
Guyencourt.	16
Le Choléra.	16
Bois de la Mine	17
Chapitre III	
VERDUN	18
Chapitre IV	
LE CHEMIN DES DAMES	20
Chapitre V	
LA BATAILLE DE LA SOMME	
La position	21
L'encerclement	21
La prise de Combles	22

Chapitre VI

BEAUSÉJOUR	25
------------	----

Chapitre VII

PRÉLIMINAIRES DE LA GRANDE OFFENSIVE – LA JOURNÉE DU 16 AVRIL	27
---	----

Chapitre VIII

LA BATAILLE DES FLANDRES	29
--------------------------	----

Chapitre IX

LES GRANDS CHOCS DE 1918

Période d'attente	32
Dommiers	33
Laversine	36
Dormans	38

Chapitre X

PRÉPARATION A L'OFFENSIVE VICTORIEUSE

La Haute Alsace	39
-----------------	----

Chapitre XI

LA VICTOIRE

Le passage du canal de la Sambre à l'Oise - La poursuite	40
Vers Sarreguemines	41

ÉTAT NOMINATIF des militaires du 73^{ème} régiment d'infanterie

Décorés de la Légion d'Honneur pour faits de guerre	42
Décorés de la Médaille Militaire pour faits de guerre	44
Décorés d'Ordres Étrangers	46

LISTE NOMINATIVE * des officiers et hommes de troupe

Tués au combat ou morts des suites de blessures reçues sur le champ de bataille

* établie d'après les documents du corps en campagne

en 2ème partie

NOMS DES CHEFS DE CORPS
QUI ONT COMMANDÉ LE RÉGIMENT
PENDANT LA GRANDE GUERRE

Colonel **BERNARD**, du 3 août au 5 septembre 1914

Lieutenant-Colonel **TRUFFERT**, du 6 septembre 1914 au 19 octobre 1917

Colonel **TRUFFERT**, du 20 octobre 1917 au 5 juillet 1918

Lieutenant-Colonel **DE BONNEFOY**, du 6 au 15 juillet 1918

Lieutenant-Colonel **MÉGEMONT**, du 21 juillet 1918 au 15 février 1920

HISTORIQUE

du

73^{ème} RÉGIMENT D'INFANTERIE

pendant

LA GUERRE 1914-1918

Chapitre I

DE LA DÉCLARATION DE GUERRE A LA VICTOIRE DE LA MARNE

Vers la frontière

Le 73^{ème} tenait garnison à Béthune, Hesdin, Aire-sur-la-Lys, quand, le 3 août 1914, l'Allemagne déclara la guerre à la France.

Tous les Français valides de vingt à quarante-huit ans sont appelés sous les armes, et les « gars du Nord » qui constituent le régiment, partent d'un même cœur, résolus à faire leur devoir et à sacrifier leur vie pour sauver la patrie et la liberté. Acclamé par une foule enthousiaste, le 73^{ème} s'embarque le 5 août au matin. Il est commandé par le colonel **BERNARD** et fait partie de la 3^{ème} brigade (général **DUPLESSIS**), 2^{ème} division (général **DELIGNY**), 1^{er} corps d'armée (général **FRANCHET D'ESPÉREY**, 5^{ème} armée (général **LANREZAC**).

C'est à Hirson que le régiment débarque dans l'après-midi du 5 août. Après quelques jours d'attente impatiente, par étapes successives, il traverse les Ardennes, Rocroi, Couvin.

Le 1^{er} corps d'armée, est en effet, concentré dans la région de Rocroi et la V^{ème} armée, comprenant quatre corps d'armée : les 1^{er}, 3^{ème}, 10^{ème}, 18^{ème} et deux divisions d'Afrique, a pour mission initiale de couvrir notre frontière du Nord contre une attaque allemande prononcée par la Belgique.

Devant la violation de son territoire, le roi **ALBERT**, n'écouter que l'honneur, a décidé de se défendre et demande à l'armée française de venir soutenir la petite armée belge déjà en lutte contre des masses allemandes formidables. La V^{ème} armée et le corps britannique, seules troupes disponibles dans le Nord, lui sont envoyés.

Dinant

Le 13 août, la 2^{ème} division entre en Belgique par la trouée de Chimay. Elle a pour mission de garder les passages sur la Meuse et de couvrir le flanc droit de la V^{ème} armée qui se porte vers le nord-est. Le 73^{ème} défend les ponts de Dinant et de Bouvignes. Le 15 août, en se rendant sur ses emplacements, il est accueilli par les premiers coups de canon ; c'est le baptême du feu, soudain, sans préparation. Il n'y a pas une minute d'hésitation ; bientôt, toute la division s'élance à l'assaut, et, dans l'après-midi, le 73^{ème} entre à Dinant au côté du 8^{ème}. La division tient tête à l'ennemi et empêche le passage de la Meuse, sur tout son front, pendant sept jours ; elle est relevée par la 51^{ème} division et continue sa route vers Namur pour prendre part à la grande bataille de Charleroi. Le régiment placé à l'aile droite, à Saint-Gérard, n'a pas l'impression d'un insuccès. L'espérance est chez tous, on croit à la victoire. Aussi, grande est la surprise lorsque, dans l'après-midi du 23 août, le colonel **BERNARD** fait exécuter l'ordre de repli.

La retraite

Il faut faire demi-tour. Tous ignorent ce qui s'est passé et s'étonnent de cette retraite soudaine, lente au début, mais qui s'accélère. Il faut marcher le jour, la nuit, presque sans arrêt. Dinant est en flammes ; l'incendie s'allume dans tous les villages qu'on vient d'abandonner. Le 73^{ème} traverse Rocroi le 26 août ; il y avait passé quinze jours avant au milieu des ovations. A peine les dernières fractions sortent-elles de la ville que les premiers obus allemands y éclatent. Malgré la fatigue, il faut cependant essayer d'enrayer l'avance rapide de l'ennemi. C'est ainsi que les 29 et 30 août, par un vigoureux coup de boutoir dans la région de Sains-Richaumont, le régiment parvient à dégager le 10^{ème} corps et à refouler l'ennemi au delà de Puisieux. Il se dérobe lui-même, à marches forcées et l'ennemi ne peut reprendre le contact.

Aux fatigues physiques de cette dure retraite se joignent les souffrances morales ; chacun se demande quel est le sort de ceux qu'il a laissés là-bas, dans le Nord, maintenant envahi. Mais au 73^{ème}, l'ordre, la discipline restent intacts. Quelles que soient les préoccupations, la confiance règne.

Le 5 septembre, le colonel **BERNARD** prend le commandement de la 3^{ème} brigade et le lieutenant-colonel **TRUFFERT** est placé à la tête du régiment. Pendant trois ans et demi, il saura mériter la confiance et l'affection de tous. Dans les circonstances difficiles, il pourra tout demander.

La Victoire de la Marne – Esternay – la Poursuite – l'Entrée à Reims

Le 6 septembre 1914, le régiment reçoit l'ordre du jour du général **JOFFRE** :
« Au moment d'engager une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de se reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée ».

Le 73^{ème} a entendu cet appel, il y répondra.

Il fait partie de la V^{ème} armée commandée par le général **FRANCHET D'ESPÉREY**. La V^{ème} armée se développe des plateaux au nord de Provins jusque vers Sézanne. Le 1^{er} corps est massé dans la région de Châtillon-sur-Morin. Le régiment est rassemblé, en réserve, à la Forestière, au sud d'Esternay.

Détaché de la 2^{ème} DI, avec mission de s'emparer du château d'Esternay, le 73^{ème} arrive, après un très long détour et une marche pénible, dans le bois de la Traconne, à la lisière du bois de la Noue.

Il est 16 heures, c'est le 2^{ème} bataillon qui est chargé de l'attaque de front. Devant lui s'étendait un vaste champ parsemé de javelles et montant en pente douce jusqu'à la route nationale Sézanne - La Ferté-Gaucher ; en arrière de cette route, on devinait le château enfoui dans la verdure.

C'était donc un véritable glacis de 400 mètres à parcourir sous le feu de l'ennemi qui occupait le déblai de la grand'route. Dès que la première ligne de tirailleurs débouche du bois de La Noue, la fusillade crépite : les Allemands, tapis dans les fossés de la route, leurs tireurs d'élite cachés dans les arbres, tirent à coup sûr. Les nôtres s'avancent comme à la manœuvre ; pour masquer leur mouvement, ils utilisent les javelles que les allemands visent systématiquement. En quelques minutes, le bataillon subit des pertes très lourdes : le commandant **DE CECCATY** est tué pendant que, debout sous la pluie de balles, il donne des ordres. On avance toujours ... A 100 mètres, la baïonnette haute, sabre au clair :

« en avant ! ». Les Allemands se portent à la rencontre les assaillants qui engagent un rude combat à la baïonnette, pendant que deux compagnies du 3^{ème} bataillon, sous les ordres du commandant **BRIGAND**, attaquent, par la droite, pour déborder le village. Sur le front des 2^{ème} et 3^{ème} bataillons, la lutte dure jusqu'à la nuit mais l'issue n'est pas douteuse.

Tous les officiers du 2^{ème} bataillon sauf deux, sont tombés en entraînant leurs hommes : le capitaine **MORILLON**, faisant le coup de feu au premier rang ; le capitaine **FATREZ**, qui le premier de tous avait atteint la grand'route ; le lieutenant **DE COSSÉ-BRISSAC** - un preux - qu'on vit souriant à la mort, marcher comme à la parade à dix pas de sa section ; les lieutenants **MILLE**, **RIBET**, **SAINT-ESTÉBAN**, **LAUNAY**, le capitaine **DELARUE** ; le capitaine **VIDAL**, grièvement blessé.

Tant de bravoure, tant de ténacité devaient avoir leur récompense ; à la faveur de l'obscurité, l'ennemi qui a subi des pertes considérables, abandonne la position. Le combat d'Esternay valut au 2^{ème} bataillon une citation à l'ordre du corps d'armée, avec cette mention :

*« Sous l'énergique impulsion du commandant **PAVANS DE CECCATY**, s'est lancé, à la baïonnette, à l'assaut du château d'Esternay. Le chef de bataillon, trois capitaines, six lieutenants ou sous-lieutenants ont trouvé la mort au cours de cette glorieuse attaque ».*

Le 7 septembre, le 73^{ème} traverse Esternay, capture dans le seul château 500 prisonniers (dont un officier de la famille de **BÜLOW**) et commence, à marches forcées, la poursuite de l'ennemi.

Il entre à Reims le 12 septembre à la tombée de la nuit et le 13 septembre, défile dans la ville aux accents de la Marseillaise, bouquet tricolore au fusil, au milieu d'ovations enthousiastes.

C'est à Reims qu'il reçoit la proclamation du général **FRANCHET D'ESPÉREY** :

« Soldats, sur les mémorables champs de bataille de Montmirail, de Vauchamps et de Champaubert qui, il y a un siècle, furent témoins des victoires de nos ancêtres sur les prussiens de Blücher, notre vigoureuse offensive a triomphé de la résistance des Allemands. Ce premier succès n'est qu'un prélude... Que l'image de votre patrie, souillée par les barbares, reste toujours devant vos yeux ! Jamais il n'a été plus nécessaire de tout lui sacrifier. En saluant les héros qui sont tombés dans les derniers combats, mes pensées se tournent vers vous, les vainqueurs de la prochaine bataille. En avant, soldats, pour la France. »

Depuis le 22 août, le régiment a marché presque sans arrêt. Mais la poursuite devait bientôt s'arrêter aux lisières nord de Reims. L'ennemi fait tête et s'accroche désespérément aux hauteurs qui dominent la ville.

Après plusieurs jours d'un violent bombardement, il tente même de reprendre Reims. Du 15 au 17 septembre, ce sont de violentes contre-attaques menées, à cheval sur la route de Vitry-lès-Reims, contre notre principal point d'appui, la ferme des Anglais. Les 10^{ème} et 12^{ème} compagnies (capitaine **LARBÉY**, lieutenant **JAMBOIS**) résistent magnifiquement à ces assauts répétés, conduits par les officiers allemands avec la dernière vigueur. Elles infligent à l'ennemi des pertes sanglantes et l'obligent à se replier en désordre, poursuivi par le feu de notre artillerie.

Le 2^{ème} bataillon se distinguait, en même temps, vers Béthény en appuyant le 33^{ème} chargé de la défense des routes venant de Béthény et de Petit-Béthény. Le commandant **SCHMIDT**, son chef, est tué glorieusement aux cours de l'action.

La contre-attaque allemande a échoué. A sa honte éternelle, l'ennemi se venge en bombardant la ville et en criblant d'obus incendiaires la merveilleuse cathédrale. Le 18 septembre, lorsque le régiment est relevé, on compte déjà de nombreux tués parmi les civils et la cathédrale est en flammes.

Chapitre II

L'ARRÊT SUR L' AISNE – LA GUERRE DES TRANCHÉES EN 1914 ET 1915

La progression n'est plus possible. L'ennemi est fortement retranché sur la position de Craonne qui domine les bois de Beaumarais et la vallée de l'Aisne. Il tient la lisière sud du bois de Chevreux ; on ne peut réussir à le déloger de la Ville-aux-Bois. A notre droite, il tient les forts de Brimont et de Nogent-l'Abesse ; à notre gauche, il occupe tout le Chemin des Dames, d'où le 18^{ème} corps n'a pu le chasser. En face de ces positions, que la situation de nos munitions ne nous permet pas d'aborder, on se retranche.

La guerre prend alors un aspect nouveau. Les Allemands, qui tiennent à conserver solidement le terrain envahi, substituent à la guerre des hommes, la guerre du matériel, à la guerre de manœuvre, la guerre de position. Or, pour cette lutte, nous ne sommes pas encore prêts.

Le 1^{er} corps se fixe entre Berry-au-Bac et Craonne.

Le général **BRULARD** prend le commandement de la 2^{ème} division.

Craonne et Beaumarais

Le 73^{ème} organise les positions du bois des Buttes, la ferme du Temple, la lisière nord du bois de Beaumarais et commence à creuser des tranchées en nombreuses lignes parallèles reliées par des boyaux tortueux, défendues par des réseaux de barbelés ; les premiers gourbis apparaissent. Le régiment fait de nombreuses et audacieuses patrouilles, commandées par de jeunes officiers, tels que les lieutenants **BILLET** et **WIMET**, les sous-lieutenants **DEL COURT** et **DEL CROIX**.

L'Argonne – le Bois de la Gruerie

Au milieu de décembre 1914, le régiment, relevé, est transporté en Champagne et, de là, en Argonne. Il est mis à la disposition du 2^{ème} corps, et, dès l'arrivée, il est morcelé ; c'est ainsi que les 1^{er} et 2^{ème} bataillons sont avec la 6^{ème} brigade, tandis que le 3^{ème} bataillon marche avec la 5^{ème} brigade.

Le massif de l'Argonne est alors un point du front de haute importance entre Verdun et la Champagne ; il offre un obstacle peu franchissable. Tenu par nous, il rend impossible toute tentative par l'ouest contre le camp retranché de Verdun ; tenu par l'ennemi, il empêche une offensive de notre part dans les plaines de Champagne. Depuis des mois, on dispute le terrain pied à pied, lorsque le 73^{ème} y arrive. L'action de l'artillerie étant rendue très difficile sur les premières lignes par l'épaisseur des massifs, la nature accidentée du terrain et l'extrême sinuosité du front, on se bat à la grenade et à la mine.

Dans cette lutte corps à corps, le 2^{ème} corps et les coloniaux ont usé leurs effectifs ; un renfort devenait indispensable.

Le bois de la Gruerie est composé surtout de chênes et de hêtres magnifiques, dans un fouillis très épais de pousses plus jeunes, à certains endroits impénétrables. C'est là que l'on se bat, c'est là qu'on creuse des tranchées, qu'on prolonge les sapes et qu'on prépare les mines.

Le canon a créé quelques éclaircies, le feu incessant des fusils, des mitrailleuses, hache les branches, déchiquette, éclaircit peu à peu le taillis. Le sol, fait d'une épaisse argile, ne laisse aucun passage aux eaux qui ruissellent de toutes parts. Dans les moindres trous, ce sont des flaques de boue gluante. On patauge effroyablement et l'on enfonce jusqu'à mi-jambe.

Le 30 décembre 1914, une partie du régiment est engagée. Vers 13h, l'ennemi fait sauter, à la mine, une partie de tranchée et se porte en avant par la brèche. Cette attaque est immédiatement enrayerée grâce à l'énergique intervention du commandant **ROUVIN** aidé du capitaine **VIDAL** et du sous-lieutenant **CARPENTIER** (2^{ème} bataillon).

Dans le secteur d'un bataillon du 72^{ème}, régiment voisin, les Allemands arrivent à quelques mètres du poste de commandement du chef de bataillon, quand la 9^{ème} compagnie, appelée en hâte, les refoule par une habile contre-attaque conduite par le capitaine **POTIER DE LAVARDE**. La 11^{ème} compagnie renforce la 9^{ème} ; on organise solidement le terrain et la situation, un moment très critique sur ce point, est rétablie dans la soirée.

Le 31 décembre, le 1^{er} bataillon est attaqué à son tour. La compagnie du centre réussit à maintenir son front mais les Allemands arrivent, par infiltration, à tourner la position et à pénétrer dans la tranchée occupée par la 3^{ème} compagnie (capitaine **JAMBOIS**). C'est alors un terrible combat ; les hommes sont transformés en véritables blocs de boue, les culasses ne fonctionnent plus, on se bat à coups de crosse et parfois à coups de poing. Pendant ce temps, le 2^{ème} bataillon (commandant **ROUVIN**) attaque sur notre droite avec les coloniaux, et les Allemands sont obligés de battre en retraite, laissant sur le terrain de nombreux cadavres.

Le 5 janvier 1915, nouvelle attaque ennemie qui parvient à enlever une partie des tranchées du 51^{ème} d'infanterie. Un officier allemand arrive jusque vers la 5^{ème} compagnie, qui est en réserve et s'écrie : « Messieurs les Français, vous êtes tournés, rendez-vous ». Le capitaine **BAYLE** répond par un coup de fusil et le tue. L'attaque progresse, mais le soir, une vigoureuse contre-attaque nous rend maîtres de la position un instant perdue.

Dans cette âpre lutte, le régiment a laissé plusieurs centaines d'hommes dont un grand nombre durent être évacués pour pieds gelés, après avoir tenu jusqu'à l'extrême limite des forces humaines.

Avant qu'il ne quitte le secteur, le général **CORDONNIER** adresse au colonel du 73^{ème} la lettre suivante :

« Au moment où votre régiment s'en va du bois de la Gruerie où il était venu me renforcer, je tiens à le remercier de l'aide courageuse et intelligente qu'il m'a prêtée. Le 73^{ème} s'est montré digne de sa haute réputation et je tiens à lui rendre hommage ».

A la suite des combats du 30 décembre 1914 au 5 janvier 1915, furent cités :

Le capitaine **POTIER DE LA VARDE** :

« Le 30 décembre 1914, chargé d'exécuter une contre-attaque, l'a brillamment menée et a réussi à conquérir 400 mètres de terrain. N'a cessé de se distinguer, depuis le début de la campagne, par son énergie et son esprit d'initiative ».

Le lieutenant **DORMIEUX** :

« Ayant reçu l'ordre d'occuper une tranchée, s'y est trouvé face à face avec les Allemands. A réussi, grâce à son énergie et sa bravoure, à les faire reculer de plus de 200 mètres. A reçu trois blessures dans la tranchée qu'il venait de conquérir. Donne, depuis le début de la campagne, l'exemple du plus grand courage et montre le plus parfait mépris du danger ».

Le sous-lieutenant **DELECOURT**

« Blessé grièvement au bras, a continué d'entraîner sa section en avant. Blessé une seconde fois à la jambe, n'a cessé d'encourager ses hommes à continuer leur mouvement. Amputé du bras droit, écrivait le même jour, et de la main gauche, à son capitaine : je vous serais très reconnaissant de me faire savoir si notre mouvement a réussi. Ce serait une consolation ».

L'adjudant Just **DHAINE** (11^{ème} compagnie)

« Grièvement blessé, a crié à ses hommes : la 11^{ème} en avant ! Vive la France, mort à l'Allemagne !! Les enfants de la 11^{ème}, vengez votre adjudant ».

Le caporal Hubert **LHERBIER** (11^{ème} compagnie)

« Ayant eu la cuisse cassée d'un coup de feu, est resté toute la nuit sur la première ligne, encourageant ses hommes ».

Le soldat de 1^{ère} classe Henri **MARIOTTA** (9^{ème} compagnie)

« Brave soldat et excellent tireur, a mis hors de combat 6 Allemands. Dans la marche en avant, a sauté le premier dans la tranchée allemande et y a été blessé grièvement ».

Offensive en Champagne – Le Mesnil-lès-Hurlus.

Les Héros de la 9^{ème} – Riposte à la contre-attaque allemande.

Le régiment se reforme et goûte un repos bien mérité en attendant de nouveaux combats. Après avoir passé une douzaine de jours au cantonnement de Saint-Rémy-sur-Bussy, puis une quinzaine de jours dans le bois de Somme-Tourbe, il entre en ligne, le 16 février 1915 au Mesnil-lès-Hurlus.

Le 16 février 1915, l'attaque se déclenche sur un front de 7 kilomètres entre le nord-ouest de Perthes et le nord de Beauséjour.

C'est la première opération offensive française un peu importante entreprise sur notre front depuis la Marne. Elle n'a pas la prétention de rompre le front allemand ; les effectifs disponibles ne le permettent pas ; elle a pour but d'empêcher l'ennemi de retirer des troupes de notre front au bénéfice de son action sur le front russe.

Du 16 février au 5 mars 1915, le 73^{ème} engage successivement à Mesnil-lès-Hurlus, ses trois bataillons dans des assauts des plus meurtriers et presque journaliers.

Le terrain sur lequel il lutte est en apparence un plateau aux ondulations peu accusées ; dans la réalité, une série de croupes parsemées de maigres bois de sapins que le feu de l'artillerie des deux partis a encore éclaircis ; en résumé, un sol pauvre, découvert, mais qui, par sa nature crayeuse, se prête admirablement à une forte organisation défensive.

En effet, sur toutes ces crêtes, ces escarpements, à travers ces boqueteaux, ces ravins, l'ennemi a tracé des lignes successives de tranchées reliées entre elles par un labyrinthe de boyaux, a creusé des abris et des terriers profonds, édifié des ouvrages blindés et bétonnés qui font de toutes ces positions autant de forteresses qu'on croyait alors inexpugnables.

Le 3^{ème} bataillon, engagé le premier, attaque, à plusieurs reprises, la fameuse « tranchée Brune » que notre préparation d'artillerie n'avait pu atteindre efficacement en raison de sa distance et de la configuration du terrain et qui, d'autre part, était protégée par un épais réseau de barbelé.

Après plusieurs assauts auxquels chaque compagnie prend part, au moins deux fois, le 3^{ème} bataillon perd plus des deux tiers de son effectif ; le commandant **BRIGAND** est blessé grièvement et presque tous ses officiers. Il ne reste, en fin d'opération, que le capitaine **LARBEY** qui commande le bataillon et deux officiers, le capitaine **DE BEAUCORPS** et le capitaine **MARIN**.

La 9^{ème} compagnie a eu un rôle particulièrement glorieux. Dans un premier assaut, le sous-lieutenant **VÉRET**, jeune saint-cyrien de la « Grande Revanche », arrivé depuis quelques jours, s'élance contre les tranchées allemandes à la tête de sa section, arrive seul jusqu'au réseau allemand où il est tué à bout portant.

Un deuxième assaut est tenté. La compagnie repart avec le même élan, entraînée par son chef et l'adjudant **LEFEBVRE**, vieux soldat de 45 ans, modèle de bravoure qui tomba, criblé de balles, devant le parapet allemand.

Réduite à 27 hommes après ces deux assauts, la 9^{ème} compagnie sous le commandement du lieutenant **WIMET**, prend part, avec un entrain admirable, à une 3^{ème} attaque à la suite de laquelle 5 hommes seulement sont revenus. Le lieutenant **WIMET**, atteint grièvement de plusieurs balles et éclats d'obus, rentre dans nos lignes, à la nuit, au prix de grosses difficultés et de souffrances inouïes.

Pour ce brillant exploit, la 9^{ème} compagnie est citée à l'ordre de l'armée :

Ordre n°203 du 22 mars 1915

*« A pris une part glorieuse à toutes les attaques du 16 au 27 février ; ne comprenant plus que 22 hommes à la suite de trois assauts, livrés les jours précédents, s'est, malgré tout, lancée, le 27 février, sous la conduite de son chef, le lieutenant **WIMET**, à l'attaque d'une tranchée ennemie. A été réduite à 5 combattants : le caporal **GUILBERT** et les soldats **LORMISSET** Albert, **LEGAY** Louis, **CORMAN** Arthur et **EVARD** Clotaire qui se sont maintenus dans les tranchées de première ligne jusqu'au 1^{er} mars, date de la relève de leur bataillon ».*

Le 27 février 1915, après une violente préparation d'artillerie, les Allemands tentent de reprendre la « tranchée Grise » en s'infiltrant par un ancien boyau. Ils pénètrent à la grenade dans cette tranchée occupée par la compagnie **DE BEAUCORPS**.

Les pétards dont on doit enflammer la mèche avec une allumette, n'explosent pas car il a plu toute la nuit. Mais nos grenadiers, un moment désarmés, se ressaisissent bientôt, mettent baïonnette au canon et, entraînés par l'adjudant **JACQUEMART** et le caporal **LEULIET** chassent l'ennemi de la tranchée.

Les deux autres bataillons continuent les attaques avec la même ardeur, la même tenacité. Ils gagnent du terrain aux « tranchées Grises » et surtout au bois du Trapèze où ils capturent plus de 100 prisonniers et trois mitrailleuses. C'est là que se distinguent le sous-lieutenant **BOSREDON** et l'adjudant **VANDEMEULEBROUCK**.

Ainsi, pendant vingt jours, ce fut pour le régiment une vie de durs combats : attaques quotidiennes, alertes chaque nuit, et on est en plein hiver !

Le régiment est enfin retiré du front. Entre les deux lignes adverses, il a laissé beaucoup de morts qui n'ont pu recevoir de sépulture, mais, il sort de la bataille, son devoir magnifiquement rempli.

Le mois de mars s'écoule dans le repos près de Châlons, puis près d'Épernay. Les renforts arrivent et les anciens transmettent aux recrues les glorieuses traditions du 73^{ème} qui, bientôt, pourra reprendre sa place au combat.

Le 25 mars 1915, le général **JOFFRE** passe le régiment en revue et lui adresse de chaudes félicitations ; il remet la Croix de guerre aux plus méritants, parmi lesquels les cinq survivants de la 9^{ème} compagnie dont le caporal **GUILBERT** qui reçoit la Médaille militaire.

Combats de la Woëvre – Apremont – Combats du bois d'Ailly.

Le 28 mars 1915, le 73^{ème} s'embarque pour la région de Verdun où de nouvelles opérations offensives sont projetées sous le commandement du général **GÉRARD**. Plusieurs corps d'armée, dont le 1^{er} corps, doivent enlever, par une attaque brusquée, les positions ennemies de la Woëvre depuis les Éparges jusqu'à la route de Verdun à Conflans et à Metz.

Dans cette vaste plaine de Woëvre déserte, au sol inconsistant et marécageux, dans ces champs plaqués de boue verdâtre, l'activité de combat était devenue impossible au cours de l'hiver ; de part et d'autre, on s'était retranché et le temps passait à s'observer. Une attaque par surprise aux premiers beaux jours semblait donc pouvoir réussir.

Cette attaque donnerait de l'air au camp retranché de Verdun d'une part ; d'autre part, elle nous rendrait, en faisant tomber la boucle de Saint-Mihiel, la ligne si importante de Toul à Verdun.

Mais le temps, très favorable en mars, change subitement au début d'avril. Les pluies abondantes transforment la Woëvre en un vaste marécage, rendant presque impossibles l'installation et l'action efficace de notre artillerie.

L'offensive est cependant tentée ; tandis que le 8^{ème} et le 110^{ème} attaquent l'importante position des Éparges où ils se couvrent de gloire, les 73^{ème} et 33^{ème} abordent les positions ennemies de la région de Braquis, qui ne semblent pas être défendues par de gros effectifs, mais qui, en revanche, sont protégées par un double réseau de barbelé et des flanquements de mitrailleuses.

C'est le lundi de Pâques, 5 avril, que le 73^{ème} débouche du bois de la Dame, 2^{ème} bataillon à droite, 3^{ème} bataillon à gauche. Il a environ 500 mètres à franchir avant d'atteindre les tranchées allemandes. Malgré les difficultés du parcours de ce terrain argileux, détrempe et bouleversé par les bombardements des jours précédents, le régiment traverse, sans arrêt, le tir de barrage et arrive, en quelques minutes, aux défenses ennemies qui sont encore intactes, la préparation d'artillerie ayant rencontré d'énormes difficultés. Il ne réussit pas à les dépasser.

On ne peut pas creuser ce sol mouvant ; les hommes restent plaqués dans la boue, protégés des balles ennemies par quelques sacs à terre.

L'attaque reprend le 6 avril ; les mêmes obstacles subsistent et l'ennemi se renforce en artillerie. Le 8, le 73^{ème} doit rentrer à la lisière du bois. Le temps est devenu très mauvais ; l'offensive est définitivement abandonnée.

Dans la fange où ils se sont battus durant 3 jours, les combattants ont pris un aspect extraordinaire ; la boue les a revêtus d'un uniforme invisible. Ils sont habillés de terre, coiffés de terre, masqués de terre.

Le 10 avril, le régiment est relevé. L'ennemi ne peut pas se flatter de lui avoir infligé un échec. Comme il est arrivé souvent dans cette période de la guerre, seules les défenses accessoires insuffisamment battues, la pluie, la boue, avaient brisé son élan.

Parmi les citations accordées à la suite de ces durs combats :

ROUVIN (Amédée), chef de bataillon :

« Chef et soldat d'une incontestable valeur, n'a cessé de donner, depuis qu'il commande son bataillon, les plus beaux exemples d'énergie physique et morale. Pendant les combats du 5 au 7 avril, blessé le premier jour à la jambe, ne s'est fait panser qu'après l'attaque et a continué à entraîner vaillamment son bataillon à l'assaut dans des conditions particulièrement difficiles ».

DUVALET (Gaston), lieutenant :

« Traversant un glacis pour pénétrer dans les réseaux ennemis, s'y est maintenu jusqu'au jour, malgré un feu extrêmement violent d'infanterie, d'artillerie et de mitrailleuses, aidant ainsi les sapeurs du génie à détruire les réseaux ».

HERRE (Joseph), sergent (10^{ème} compagnie):

« Pendant une attaque de nuit, a pratiqué, avec la cisaille, des brèches dans le réseau ennemi et y a maintenu sa section malgré un feu très violent de l'ennemi ».

Après les épreuves de la Woëvre, le régiment eu cinq jours de repos ; il les passe à Eix, petit village qui se cache dans la verdure au pied des Côtes de Meuse. A peine est-il reformé qu'il reprend son existence mouvementée.

Le 19 avril, il est envoyé à la Tête à Vache où il tient le secteur en remplacement de troupes qui se préparent à une attaque locale ; il se reporte, ensuite, un peu à l'arrière, puis il est ramené dans le bois d'Apremont où il doit participer à une attaque à la croix Saint-Jean.

Cette opération fut contremandée, l'ennemi manifestant au bois d'Ailly, une activité qui exigeait d'autres dispositions.

Le régiment est relevé le 1^{er} mai et revient le 3, avec toute la division qui entre en secteur, sa gauche appuyée à la Meuse.

Depuis quelques semaines, le secteur du bois d'Ailly est agité.

Notre ligne n'est pas encore assise sur des bases solides. Il y a des points faibles que l'ennemi décide d'emporter avant qu'ils ne soient solidement organisés.

A cette époque, le bois d'Ailly est déjà un désert, un champ rocailleux où pointent quelques troncs blessés, fauché par les obus. Il dégage une impression de tristesse qui s'accroît encore lorsqu'on découvre que le relief de ce terrain grisâtre est fait d'armes brisées, de chevaux de frise déchiquetés, de lambeaux d'équipements, de débris de fascines.

Le 4 mai 1915, commence sur le 8^{ème} et le 73^{ème}, un bombardement concentrique de gros calibre, qui se prolonge pendant toute la nuit du 4 au 5.

Les tranchées complètement bouleversées, ne peuvent être reconstruites sous cet arrosage d'obus. Les abris sont défoncés, le ravitaillement arrive très difficilement à la première ligne, tenue par le 2^{ème} bataillon à droite et le 3^{ème} à gauche. Le 5, à la faveur du bombardement, l'ennemi se glisse, avant le jour, entre la gauche du 8^{ème} et la vallée de la Meuse, surprend au petit jour les lignes du 8^{ème} qu'il attaque à revers et s'infiltré, par un dédale de boyaux, vers le 73^{ème} malgré nos tirs de mitrailleuses qui prennent les Allemands d'écharpe.

Les unités du 3^{ème} bataillon sont prises à revers comme les unités voisines du 8^{ème}. Mais la 12^{ème} compagnie (capitaine **DE BEAUCORPS**), qui est en soutien, arrête net l'infiltration et ne perd pas un pouce de terrain.

Le caporal **FRESSIN**, de cette compagnie, grenadier d'élite, barre la route aux Allemands dans un boyau important par un jet ininterrompu de grenades, pendant que ses hommes construisent un solide barrage en sacs à terre ; il défend ensuite ce barrage durant toute la journée, tandis que d'autres braves parmi lesquels le caporal **DROUVIN**, postés contre le parapet, abattent à coups de fusil tout ennemi qui tente de sortir du boyau. Au cours de cette défense énergique, **FRESSIN** est blessé grièvement, après dix heures de combat ; beaucoup d'hommes sont tombés à ses côtés, mais toutes les tentatives ennemies ont échoué devant cette belle résistance.

La 11^{ème} compagnie (capitaine **MARIN**) doit faire face en arrière et ouvrir un feu violent pour parer au mouvement enveloppant d'un ennemi supérieur en nombre, qui arrive jusqu'à sa tranchée. C'est le corps à corps. Il faut tenir jusqu'à la mort, selon l'ordre que le général **DUPLESSIS**, commandant la brigade, a donné aux unités de première ligne. On dispute le terrain avec la dernière énergie et, à midi, la progression ennemie est arrêtée de ce côté.

Le même jour, les Allemands intensifient le bombardement et attaquent les compagnies de première ligne du 2^{ème} bataillon, qu'ils réussissent à encercler. A 18 heures, les fractions survivantes des deux bataillons reçoivent l'ordre de se reporter à une tranchée de deuxième ligne à quelques centaines de mètres en arrière. Cette tranchée est déjà solidement tenue par le 1^{er} bataillon, et les Allemands, qui ont éprouvé des pertes considérables, renoncent à poursuivre un succès partiel qu'ils jugent trop chèrement acheté.

Le 10 mai, le régiment est relevé et transporté dans l'Aisne. Il a perdu dans ces durs combats plus de la moitié de son effectif ; les cadres sont tellement réduits qu'on doit faire appel au 18^{ème} corps pour les reconstituer.

Après onze jours de repos, le 73^{ème} était remis en ligne, le 22 mai, dans son ancien secteur de Beaumarais.

Retour à Beaumarais

Les deux mois et demi passés par le régiment dans le secteur calme de Beaumarais, sont un véritable repos. Il en a d'ailleurs un impérieux besoin, car, pendant huit mois d'hiver, il a pris part à quatre opérations difficiles et coûteuses : combats de la Gruerie, offensive du Mesnil, offensive de la Woëvre, combats du bois d'Ailly.

Il a reçu en renfort des hommes de jeunes classes, prélevés dans d'autres corps ou venant du dépôt, n'ayant pour la plupart jamais vu le feu. Il faut amalgamer ces éléments disparates, reconstituer les unités, instruire les cadres, réorganiser le commandement.

La belle saison, la vie dans les bois hors des boyaux et surtout le magnifique moral de tous, vont refaire le régiment. Les anciens, par leur attitude, par le récit des exploits des camarades, font l'éducation des nouveaux venus qui, bientôt, seront fiers de leur numéro. Un général, qui l'a vu à l'œuvre peut dire du régiment : « *Le 73^{ème}, c'est du simple mais c'est du bon et du solide* ».

Depuis le mois de juillet 1915, le général **GUIGNABAUDET** était à la tête de la 2^{ème} division.

Guyencourt

Au moment où le régiment quitte Beaumarais, le 7 septembre 1915, on prépare la grande offensive de Champagne, qui doit se développer entre la Suippe et l'Aisne. L'expérience des attaques du Mesnil-lès-Hurlus et de l'Artois a démontré qu'une offensive ne peut réussir que si elle est préparée minutieusement, précédée d'un tir de destruction d'une grande puissance sur un grand front. Il est nécessaire de détruire complètement les défenses de l'ennemi avant de lancer l'infanterie, sinon la zone d'assaut est une zone de mort.

Le 1^{er} corps doit participer à l'offensive par une attaque secondaire qui, partant de la région de Berry au Bac dans la direction nord-est, a pour but d'entraîner le repli du secteur de Reims. Après neuf jours de repos à Rosnay, le régiment contribue, par des travaux intensifs, dans la région de Guyencourt, à la préparation de l'attaque projetée.

Le 25 septembre 1915, tout est prêt. L'artillerie commence la préparation ; les reconnaissances du secteur d'attaque sont faites, on n'attend plus que l'ordre d'exécution, quand, le 30, le projet est abandonné : l'offensive de Champagne n'a pas atteint ses objectifs principaux, et l'attaque du 1^{er} corps, qui lui est subordonnée, devient inutile.

Le Choléra.

Le 3 octobre 1915, le régiment est en ligne au Choléra, entre Berry-au-Bac et Pontavert. Il y a beaucoup à faire dans ce secteur où toutes les défenses accessoires ont été rasées en vue de l'offensive. Les tranchées transformées en gradins de franchissement et dont les terres sont bouleversées par les combats qui s'y sont livrés depuis un an, n'offrent aucune consistance.

A cette époque, nos procédés de défense sont modifiés. Les éléments de première ligne sont réduits aux effectifs strictement nécessaires pour la surveillance; en arrière, des centres de résistance complètement encerclés de défenses; accessoires, indépendants les uns des autres, se flanquant réciproquement, renferment des garnisons fixes et des éléments de contre-attaque.

L'hiver est pluvieux ; la pluie continuelle inonde les tranchées et les boyaux, fait ébouler les abris, rend pénibles les relèves et le ravitaillement, anéantit parfois en quelques heures le travail de plusieurs semaines. Sur ce sol détrempé, qui se dérobe sous les pieds, dans les boyaux pleins d'une boue liquide, la circulation est extrêmement difficile. Un répit s'impose. Il est employé à organiser et à améliorer définitivement le secteur. En avant des parapets, on multiplie chevaux de frise, fils de fer barbelés, réseaux extensibles.

Pendant deux mois, jusqu'au 4 décembre, le régiment se consacre avec une inlassable activité à ces travaux importants, et fait du Choléra, un secteur remarquablement solide.

Bois de la Mine

Le 73^{ème} va occuper le secteur « bois des Buttes – bois Franco-Boche – bois de la Mine », dans les derniers jours de 1915 ; il y reste jusqu'au 10 février 1916. Le point le plus important est la hauteur boisée du bois des Buttes, d'où l'ennemi, s'il s'en emparait, aurait des vues étendues sur l'Aisne. Aussi, l'activité de combat se maintient-elle depuis la bataille de la Marne. L'ennemi, après avoir vainement cherché à s'en emparer, se contente de tenir nos observatoires sous ses tirs de gros calibre. Le régiment riposte par des tirs de harcèlement, des concentrations de feux d'engins de tranchée, et enfin par des combats à la grenade.

Nos grenadiers s'entraînent dans cette lutte et le combat à la grenade devient pour eux un sport. Quand l'ennemi est trop calme, on le provoque et nous avons presque toujours le dernier mot.

Les sergents **LEULIET** et **POULLY**, le caporal **MERLIN**, les soldats **MARTIN** et **PIGUET**, tous lanceurs d'élite, rivalisent d'ardeur et d'habileté. Le sergent **CARLIER**, de la 10^{ème} compagnie, utilise tous ses loisirs à confectionner des engins meurtriers avec des bouteilles vides, de vieux bidons et autres récipients dans lesquels il verse de la poudre retirée de *gros minen* non explosés. Au bois des Buttes, des tireurs expérimentés, embusqués derrière des troncs d'arbres, abattent, avec le fusil à lunette, les allemands imprudents qui circulent dans les ruines de la Ville-aux-Bois.

Une publication allemande saisie dans une attaque avouait les lourdes pertes éprouvées en face du 1^{er} corps pendant cette période. Après la relève, le 73^{ème} se rend, avec toute la division, au camp de Ville-en-Tardenois, pour y consacrer quelques semaines à l'instruction intensive. Il est installé depuis quelques jours seulement quand commence l'offensive de Verdun.

Chapitre III

VERDUN

La guerre, longue pour l'Allemagne comme pour nous, était une surprise. Les tirs d'artillerie de février et mars 1915 avaient révélé à l'ennemi la nécessité d'une fabrication intensive de munitions. Il ne voulait attaquer en grand que lorsqu'il serait prêt et approvisionné. Cette préparation a duré quinze mois. Sur le front, elle s'est traduite par une organisation minutieuse du champ de bataille ; à l'arrière, elle s'est manifestée par une production industrielle portée au maximum.

Au début de 1916, la machine était montée, essayée, ravitaillée pour des mois. L'échec stratégique subi par nous en Artois et en Champagne, l'invasion de la Pologne et de la Serbie, la jonction réalisée avec Constantinople, tout promettait le succès de l'action décisive prévue dans ses moindres détails.

Verdun fut choisi. La chute de cette place, réputée une de nos principales forteresses, montrerait au monde l'incontestable suprématie des armées allemandes et atteindrait profondément l'admirable moral de la nation française.

Le 21 février 1916, l'attaque commençait et nous cédions tout d'abord à l'irrésistible pression. Douaumont tombait.

Le 73^{ème} arrive à Verdun le 23 février 1916, et, le 26, il est rassemblé en arrière du front de Douaumont, à la disposition du général **BALFOURIER**, commandant le 20^{ème} corps.

Le 28 février, trois compagnies du 1^{er} bataillon se trouvent en réserve dans le ravin de Froide-Terre. Des avions ennemis repèrent leur emplacement et, quelques minutes après, se déclenche un bombardement de gros calibre, d'une intensité telle qu'au bout de quelques heures, il ne reste plus qu'un quart de l'effectif. Tout à coup, le bruit circule : « les boches attaquent ! ». Le commandant **FARJON**, commandant le 1^{er} bataillon, est blessé très grièvement ; presque tous les officiers ont été tués ou blessés.

Le capitaine **COTTARD** (2^{ème} compagnie) rassemble les survivants des trois compagnies et, malgré l'épreuve démoralisante à laquelle ils ont été soumis pendant toute la journée, ces héroïques soldats se portent à l'assaut, à la baïonnette. Par leur irrésistible élan, ils contribuent à rétablir la situation.

Une citation à l'ordre de l'armée a récompensé tant de bravoure :

1^{er} bataillon du 73^{ème} RI (Ordre n° 97 de la II^{ème} Armée, du 13 avril 1916)

« Soumis, en réserve, à un bombardement d'une violence extrême, et malgré la disparition du chef de bataillon, blessé, s'est porté résolument en avant sous le commandement du capitaine COTTARD, et a repoussé, après un corps à corps acharné à la baïonnette, une violente attaque ennemie ».

Le 29 février, le 2^{ème} bataillon (moins la 6^{ème} compagnie), sous les ordres du commandant **MATTER**, est mis à la disposition de la 153^{ème} division pour une attaque dirigée sur le fort de Douaumont. A la suite de l'attaque, il occupe le secteur avec les zouaves. Ce secteur est devenu très dur depuis la perte du fort de Douaumont. Les Allemands ont hissé sur le haut du fort de gros *minenwerfer* qui lancent leurs torpilles sur nos tranchées, retournant, ensevelissant, abrutissant les unités. De là, les observateurs repèrent les lueurs de nos canons et les déplacements de nos corvées. De là, les pièces lourdes innombrables, en

batterie dans le bois Chauffour, reçoivent les ordres de tir qui nous interdisent tout mouvement de jour et rendent dangereux tous les mouvements de nuit.

Le *Konprinz*, croyant tenir la décision et voyant s'ouvrir le chemin de Paris, ne ménageait pas les munitions. Deux cuistots, un coureur, bondissant dans le ravin du chemin de fer ou sur les pentes de Souville, suffisaient à déclencher le tir.

Les communications avec l'arrière sont presque impossibles. De pas en pas, on heurte des cadavres, des caissons brisés, des chevaux éventrés. Les agents de liaison sautent, courent, s'aplatissent, beaucoup restent en route...

Les heures s'écoulent sous l'implacable feu dont la continuité égale l'intensité.

Le 2 mars, après un tir d'artillerie d'une violence inouïe, l'ennemi entoure le village de Douaumont et les tranchées qui se trouvent entre ce village et le fort. Notre front est découvert sur près d'un kilomètre ; toutes les réserves locales ont été absorbées. La situation est d'une extrême gravité.

Les 11^{ème} et 12^{ème} compagnies, renforcées de la 6^{ème}, sous le commandement du capitaine **DE BEAUCORPS**, étaient réservées à Fleury-devant-Douaumont, pendant que les deux autres compagnies du 3^{ème} bataillon tenaient la côte 285. Elles sont envoyées, en toute hâte, pour boucher la brèche causée par l'avance ennemie de la journée. Elles arrivent, de nuit, près de l'ouvrage de Thiaumont. Là, elle ne peuvent obtenir aucun renseignement ni sur l'étendue de la brèche ni sur la limite de la progression allemande. Plusieurs patrouilles sont envoyées en reconnaissance ; celle du centre, commandée par le sergent **LEULIET**, marche sur Douaumont. En arrivant à la lisière sud, le patrouilleur **CANDAL** aperçoit des silhouettes grises dans une tranchée. Il y va résolument et secoue un homme endormi : c'est un Allemand, qui saute sur son arme, mais est immédiatement empêché de s'en servir. La patrouille est renseignée : on sait que l'ennemi occupe la lisière sud du village de Douaumont.

Sans perdre un instant, les trois compagnies organisent la crête au nord de Thiaumont, et, au petit jour, notre ligne est rétablie, la brèche est bouchée.

Du 6 mars au 1^{er} avril, le régiment achève, en réserve, sa période de Verdun. A un moment particulièrement difficile, chefs et soldats s'étaient dévoués sans compter à leur rude tâche.

Parmi les nombreuses citations méritées :

CHARLET (Germain), sous-lieutenant :

« Blessé le 27 février 1916, a voulu rester à son poste ; le 28, au cours d'un bombardement d'une violence extrême, a maintenu ses hommes avec la plus grande énergie et les a entraînés à l'attaque; a été blessé à nouveau grièvement ».

SERRES (Daniel), sous-lieutenant :

« A fait preuve d'une extrême énergie pour maintenir son unité en place au cours d'une bombardement d'artillerie lourde d'une violence extraordinaire ayant durée plusieurs heures. A été blessé ». (Deuxième blessure)

CHAIZE (Benoît), soldat à la 11^{ème} compagnie :

« A trois reprises, est allé volontairement chercher des renseignements sur l'ennemi en parcourant, de jour, un terrain battu par les mitrailleuses. A été blessé au cours d'une dernière reconnaissance ».

Chapitre IV

LE CHEMIN DES DAMES

Le 73^{ème} est transporté aux environs d'Epernay et se rend par étapes à Verneuil où il entre en secteur le 14 avril 1916.

Le 1^{er} corps relevait, au Chemin des Dames, le 18^{ème} corps. Le point important était le plateau de Verneuil, ramification du Chemin des Dames qui forme éperon au-dessus du village entre deux profondes échancrures : celle de Beaulne à l'est, celle de Moussy à l'ouest.

Le régiment garde le point culminant du plateau, ses pentes est et ouest et le village de Beaulne. La position doit être tenue à tout prix, car si l'ennemi y prend pied, il rendra les vallées intenable et un aura un excellent observatoire sur la vallée de l'Aisne. Aussi le régiment s'emploie-t-il avec une infatigable activité à perfectionner l'organisation. Au bout de quelques semaines, le plateau était hérissé de fils de fer barbelés.

Au commencement de juin, après extension du front, Beaulne puis Moussy furent également organisés par le 73^{ème}.

Les trois bataillons commandés, le 1^{er} par le commandant **LARBÉY**, le 2^{ème} par le commandant **MATTER** et le 3^{ème} par le commandant **COUDIN**, coopèrent à tous ces travaux ; en même temps, ils entretenait, par des coups de main, des patrouilles, des combats à la grenade, les aptitudes offensives acquises dans les opérations antérieures.

Le régiment force ainsi l'ennemi à maintenir devant son front de gros effectifs et de bonnes troupes dont l'appoint lui serait précieux dans la grande bataille qui s'engage le 1^{er} juillet sur le front de la Somme.

Pendant trois mois de défensive très active, le régiment subit des pertes relativement importantes, mais qui n'ont pas été inutiles.

Le 23 juillet 1916, il quitte le secteur de Verneuil. Après avoir accompli une période de quinze jours d'instruction au camp de Ville-en-Tardenois, il est transporté, le 7 août, près d'Amiens pour participer à l'offensive de la Somme

Chapitre V

LA BATAILLE DE LA SOMME - COMBLES

Le 25 août 1916, le 73^{ème} est au camp Gressaire, près de Bray-sur-Somme, en réserve du 1^{er} corps, dont la 1^{ère} division est déjà engagée dans la bataille.

L'offensive avait commencé le 1^{er} juillet. Après un recul de 4 kilomètres, l'ennemi s'était retranché solidement de Maurepas à la Somme.

Le 3 septembre, nous entreprenons une nouvelle avance, en liaison avec les anglais. Dès le 5, le 3^{ème} bataillon est en ligne au bois Louage près de Combles.

La 1^{ère} division venait d'enlever la position de Maurepas, qui couronne les hauteurs sud de Combles et commande le ravin traversant cette localité ; l'ennemi s'était défendu avec acharnement ; le nombre de cadavres qui garnissaient la tranchée attestait que la lutte avait été chaude.

La position

Combles était l'objectif du 1^{er} corps d'armée. C'était alors le centre de résistance du nord de la Somme. L'ennemi y avait accumulé des postes de commandement, des postes de secours, des magasins à vivres et à munitions. Il était desservi par un réseau compliqué de téléphones, de pistes, de boyaux. Depuis notre avance du 12 au 15 septembre, Combles était presque en première ligne, mais, si son rôle avait changé, il n'était pas moins important ; grâce à ses abris souterrains et à son armement, il constituait un point d'appui formidable où les allemands comptaient bien que nos vagues d'assaut viendraient se briser. Selon toute vraisemblance, l'ennemi y tiendrait coûte que coûte.

L'encerclement

Enlever de haute lutte cette localité était impossible. L'ordre fut donné de l'encercler : le 1^{er} corps par le sud, les troupes britanniques par le nord. Le 73^{ème}, à gauche de la 2^{ème} division, était en liaison avec les troupes britanniques au ravin de Maurepas. Le 1^{er} bataillon était chargé d'assurer, pendant les fluctuations de la lutte, une soudure intime entre les deux armées.

Le 3^{ème} bataillon (commandant **COUDIN**) occupait le saillant du bois Louage.

L'ennemi sentant la menace de l'étreinte, déverse sur ce bois, jour et nuit, des tonnes de projectiles. Les pertes sont lourdes mais il faut tenir et conserver, coûte que coûte, le pivot du mouvement projeté. Le capitaine **BILLIET** est tué au moment où, la recrudescence de bombardement lui faisant craindre une contre-attaque, il examine la situation d'un poste dominant son secteur. Sont tués également : les lieutenants **SAINT-GERMAIN**, **BARON**, **DEVANNE**, **FRÈRE**, **DÉTRY**, **PY** et l'adjudant **GORILLOT**, surnommé au régiment « le brave des braves ».

Le 7 septembre, le 2^{ème} bataillon (commandant **MATTER**) cherche à progresser vers le carrefour sud-est de Combles. Il traverse le bois Louage sous un barrage très violent ; mais, en débouchant du bois, il est arrêté par des feux de mitrailleuses.

Le 12 septembre, la ligne française fait face à Combles par le sud ; elle borde les lisières du bois Louage et se tient à quelque distance du carrefour triangulaire formé par l'intersection de trois chemins : celui qui de Combles va, en passant par la ferme le Priez, à la grande artère Béthune - Château-Thierry ; le chemin de Combles – ferme de l'Hôpital et le chemin Maurepas - Frégicourt. Nous n'avons pas encore enlevé ce carrefour, mais nous le menaçons de très près.

Pendant quelques jours, il n'y a plus au pivot que des rectifications de front. Le mouvement de débordement s'effectue plus à droite, par Le Forest, le bois d'Anderlu. Mais le bombardement aux abords de Combles ne se ralentit pas. Le 2^{ème} bataillon y est fortement éprouvé : le capitaine de **TONNAC-VILLENEUVE**, tué, le capitaine **CAPDASPE**, blessé, ne quitte sa compagnie qu'après avoir donné ses instructions à tous ses chefs de section ; le capitaine **AMBROISE**, tué en reconnaissant lui-même les positions ennemies en avant de sa compagnie.

Au 3^{ème} bataillon, le capitaine **ANDUZE** perd successivement sept chefs de section ; sa compagnie ne bronche pas. Dans la nuit du 25 au 26 septembre, grâce à l'avance du 110^{ème} à notre droite, nous sommes maîtres des avancées de Combles. L'impression générale est que les Allemands s'y trouvent de plus en plus mal à l'aise : leur artillerie faiblit, on fait de nombreux prisonniers, complètement démoralisés par les pertes subies, les privations et l'épuisement.

La garnison de Combles est en effet prise dans ses repaires souterrains comme entre les branches d'une tenaille qui se referment peu à peu sur elle.

La prise de Combles

C'est avec des effectifs réduits par le feu, mais ayant conservé tout leur moral, après vingt jours de combat, que se déclenche, le 25 septembre, l'attaque de Combles. Le mouvement débordant s'est accentué de notre côté par les 8^{ème} et 110^{ème} vers Frégicourt ; du côté anglais, par la prise de Morval.

A minuit, un renseignement parvient aux unités de première ligne : un officier allemand, fait prisonnier, déclare que Combles va être évacué dans la nuit par la seule voie demeurée libre : le chemin creux menant à Sailly-Saillissel. Le temps d'agir est arrivé ; immédiatement, les dispositions sont prises.

Le 110^{ème} doit continuer à menacer le village, tandis que le 73^{ème} va tenter d'y pénétrer par le sud-ouest. On rencontrera les anglais s'avancant par le nord.

C'est le régiment de la Cité qui mène l'opération avec les français, et le mot de reconnaissance est *London*.

A 4 heures, la 9^{ème} compagnie entre hardiment dans Combles ; un groupe de grenadiers intrépides conduit par les sergents **MACHY** et **ROAN** lui ouvre le chemin. Le sous-lieutenant **FUMERY**, seul officier survivant de sa compagnie, dirige le mouvement ; il est accompagné du cycliste **CADET** qui visite tous les abris, la grenade à la main. L'ennemi ne tient pas longtemps. Ce qui n'a pas été capturé cherche à s'échapper par la sortie nord ; mais au petit jour, le 110^{ème} a pris position et plusieurs centaines d'Allemands sont ainsi faits prisonniers. A 9 heures, le 26 septembre, les 1^{er} et 2^{ème} bataillons du 73^{ème} ont achevé de nettoyer la localité où tout évoque la défaite de l'ennemi ; abris bétonnés écrasés, matériel à l'abandon, blessés lamentables, cadavres amoncelés...

Dans la nuit du 26 au 27 septembre, les bataillons reçoivent l'ordre de rassembler leurs unités et de se porter en arrière de Morval, occupé par les anglais, que nous relevons au cours de la nuit suivante.

Toutefois, un répit s'impose et, le 28 septembre, le régiment passe en réserve au bois Billion.

Pendant les combats de la Somme du 23 août au 9 octobre, le 1^{er} corps, auquel on a adjoint les 45^{ème}, 46^{ème} et 56^{ème} divisions, sous le commandement du général **GUILLAUMAT**, a fait 4000 prisonniers, pris 25 canons et 70 mitrailleuses, enlevé les organisations ennemies sur une profondeur de 6 kilomètres. L'ennemi pour faire face à ces vigoureuses attaques, doit engager neuf divisions prises dans ses réserves de Verdun.

Parmi les belles citations méritées au cours de la bataille de la Somme figurent les suivantes :

MATTER (Paul-Philippe), chef de bataillon, commandant le 2^{ème} bataillon (Ordre n° 402 du 21 octobre 1916, de la VI^{ème} armée) :

« En tête de son bataillon revolver au poing, dans la tranchée en première ligne, a lancé ses vagues d'assaut qui, animées par son exemple, ont franchi superbement le parapet. Au moment où leur attaque fut arrêtée par un violent feu de mitrailleuses causant des pertes cruelles, a reconstitué sa troupe et l'a cramponnée au sol sur le terrain conquis qu'il a organisé et conservé ».

PENEL (Roger), sous-lieutenant (Ordre n° 402 du 21 octobre 1916, de la VI^{ème} armée):

« Jeune officier, très audacieux, au cours de l'attaque du 24 septembre, voyant tomber son camarade qui commandait le groupe de grenadiers d'assaut, s'est précipité pour prendre le commandement de ce groupe, dans lequel un certain flottement commençait à se manifester, et l'a entraîné à nouveau en avant sous un feu des plus meurtriers. Blessé d'une balle au bras, n'a quitté son poste que sur l'ordre de son commandant de compagnie ; n'a consenti à se laisser évacuer qu'après avoir donné à son chef de bataillon et à son colonel les renseignements sur l'organisation de la position ennemie ».

DOUILLARD (Pierre), aumônier militaire (Ordre n° 402 du 21 octobre 1916, de la VI^{ème} armée):

« S'est constamment tenu en première ligne aux opérations de Verdun et de la Somme, ne cessant de donner un exemple constant de courage et d'abnégation. Allant sous le feu le plus violent aider à la relève et aux pansements des blessés. Dans la soirée du 5 septembre, est allé relever entre les lignes adverses et a rapporté sur son dos au poste de secours le plus proche, sous un bombardement intense, un officier blessé, donnant ainsi une belle preuve de bravoure, de dévouement et d'énergie ».

FUMERY (Pierre), lieutenant (9^{ème} compagnie) (Ordre général n°10 du 16 décembre 1916, du 1^{er} C.A.):

« Jeune officier nouvellement promu, a pris le commandement de sa compagnie dans des conditions très difficiles ; a conduit, avec un courage, un sang-froid et une décision remarquables, la reconnaissance d'un peloton qui a pénétré le premier dans Combles ; a progressé ensuite dans cette localité par une lutte pied à pied, à la grenade, jusqu'à la lisière est, qu'il a occupée et organisée de concert avec une reconnaissance d'un régiment voisin ».

ROAN (Joseph), sergent (9^{ème} compagnie) (Ordre n° 402 du 21 octobre 1916, de la VI^{ème} armée):

« Sous-officier d'une énergie et d'une bravoure exceptionnelles. A pénétré l'un des premiers dans un bourg, luttant pied à pied contre les groupes de défenseurs retranchés derrière les ruines et a abattu lui-même, à coups de grenades, plusieurs Allemands, dont un officier qui venait de tirer un coup de fusil, heureusement sans le toucher, sur l'officier commandant la reconnaissance ».

Chapitre VI

BEAUSÉJOUR

Le 5 octobre 1916, le régiment est définitivement relevé. Il espérait alors qu'après des efforts couronnés d'un brillant succès, le 1^{er} corps allait jouir d'un repos bien gagné sur les plages où le corps qui l'avait précédé pansait ses blessures. Mais, s'il fût toujours prêt à s'engager dans la bataille, il sut aussi sacrifier son repos quand on le lui demanda.

Le 18 octobre, après quelques jours de cantonnement, le 73^{ème} est en ligne dans un secteur bouleversé et miné : Beauséjour.

Depuis le début de la campagne, on se bat à Beauséjour. En 1914 et au commencement de 1915, les régiments d'infanterie coloniale ont lutté pour la possession du fortin ; en février 1915, le 1^{er} corps a continué cette lutte ; en septembre, c'est un des points où notre grande offensive a rencontré les plus grosses difficultés ; en 1916, on s'y bat à la mine.

Au moment où le régiment entre en secteur, les guetteurs entendent l'ennemi travailler sous leurs pieds ; ils ont en face d'eux la butte du Mesnil que les Allemands veulent à tout prix conserver.

Le 22 octobre 1916, l'ennemi fait sauter deux camouflets dans le quartier de la 10^{ème} compagnie. Il ne peut même pas occuper les entonnoirs ; il est arrêté à la grenade par nos soldats.

Le 9 décembre, le 1^{er} bataillon exécute un coup de main avec le lieutenant **LAGIER** et l'aspirant **FACOMPRÉ**. Le premier moment de surprise passé, les Allemands résistent avec une opiniâtreté farouche, mais la vaillance des nôtres finit par triompher ; ils pénètrent dans les tranchées ennemies, détruisent des entrées de mines et ramènent une dizaine de prisonniers. Le lendemain, l'ennemi fait sauter une mine dans le secteur du 2^{ème} bataillon. Quelques minutes après, un détachement, sous les ordres du capitaine **FRONVAL**, s'élance vers l'endroit de la formidable explosion. Plusieurs de ces braves tombent sous les coups de fusil partis des tranchées ennemies, mais l'élan n'est pas ralenti et le terrain est occupé en moins de cinq minutes. L'ennemi n'a pu tirer de cette opération qu'un seul avantage : un entonnoir de plus.

Pendant quelques jours, les boyaux deviennent impraticables. Le bombardement a éventré le parapet et les trous d'obus voisins écoulent le trop-plein de leur vase. Les hommes ont de l'eau jusqu'aux genoux ; ils supportent tout cela stoïquement et réparent à mesure les énormes brèches.

Du 1^{er} au 6 janvier 1917, après des bombardements par obusiers de gros calibre, l'ennemi cherche à enlever des postes avancés tenus par le 3^{ème} bataillon ; les compagnies des capitaines **PEDOUSSAUT** et **ANDUZE** déjouent toutes leurs tentatives.

Ainsi, pendant toute cette dure période, coupée par un repos de vingt jours, l'ennemi n'a pas réussi à nous faire un seul prisonnier.

Depuis le mois de novembre 1916, les régiments de réserve du 1^{er} corps sont venus se fondre dans les divisions actives pour constituer quatre divisions à trois régiments : Les 1^{ère}, 2^{ème}, 51^{ème} et 162^{ème} divisions, placées sous le commandement du général **LACAPELLE**.

Le 73^{ème} forme avec le 33^{ème} et le 273^{ème}, la 51^{ème} division. Elle est commandée par le général **BOULANGÉ**.

Après la période pénible passée à Beauséjour, le régiment obtient dix-huit jours de repos dans la région de Châlons. Il se rend ensuite, par étapes, dans la vallée de l'Aisne où il arrive le 4 février pour coopérer aux travaux préparatoires à l'offensive du printemps.

Ces travaux effectués du 5 février au 12 mars, consistent en réfection et création de routes, en organisation, dans les bois de Beaumarais, de pistes, chemins, boyaux, abris, etc...

Ils sont rendus particulièrement durs par une température très rigoureuse et des conditions d'installation très précaires.

Chapitre VII

PRÉLIMINAIRES DE LA GRANDE OFFENSIVE – LA JOURNÉE DU 16 AVRIL

Le 12 mars 1917, la 51^{ème} division relève la 162^{ème} division dans le secteur d'attaque de Beaumarais. Le régiment a un bataillon devant Craonne, dans le secteur qu'il tenait en 1914-1915 ; un bataillon à gauche à Craonnelle et un bataillon en soutien, disponible pour les travaux. Il reste dans cette situation jusqu'au 10 avril.

Le 1^{er} corps va avoir son rôle à jouer dans l'exécution du plan offensif élaboré par le général **NIVELLE**. Les opérations prévues doivent aboutir à cette rupture, si longtemps impossible du front allemand et amener le retour de la guerre de manœuvre. C'est bien, cette fois, la recherche de la décision.

Dès la fin de mars, l'ennemi qui, de ses observatoires merveilleux de Californie, a remarqué notre activité, est en éveil et réagit avec une artillerie considérablement renforcée ; il bombarde sans arrêt nos cantonnements de l'arrière bondés de troupe, nos parcs, nos bivouacs, les ponts de l'Aisne, les dépôts de munitions échelonnés le long des routes.

Notre préparation commence le 10 avril. Elle est très gênée dans ses réglages par un temps de pluie, de vent et de brouillard. Nos batteries sont violemment contrebattues par l'adversaire.

Cette préparation devait durer cinq jours pour effectuer toutes les destructions nécessaires, atteindre les nœuds de communication, les dépôts de munitions et de matériaux, interdire les routes, arroser les cantonnements et les bivouacs, et plus spécialement bouleverser les premières et secondes lignes ennemies, les lignes intermédiaires, les lignes à contre-pente échappant à nos observatoires terrestres. Le 10 avril 1917, le régiment est relevé et se rend à Glennes pour mettre au point ses derniers préparatifs d'attaque. Le 1^{er} corps avec quatre divisions doit enlever Corbeny, Chevreux, Craonne, la Californie, le moulin de Vauclerc ; au-delà de cette ligne de positions formidables, il doit franchir la forêt de Vauclerc, le ruisseau de l'Ailette, aborder la crête du plateau de la Bove. Le second objectif atteint, il a la mission éventuelle de pousser jusqu'aux hauteurs du vieux Laon. Il a trois divisions en ligne et une en réserve, la 51^{ème}.

Les premiers objectifs sont certainement les plus fortement organisés du Chemin des Dames, grâce aux facilités offertes par le terrain : Corbeny, caché dans la verdure, adossé à une forêt permettant à l'ennemi de dissimuler des troupes de contre-attaque et des batteries ; Craonne, à mi-pente du Chemin des Dames, formant bastion en avant, de la crête et dont les caves bétonnées sont à l'épreuve des gros obus ; le plateau de Californie, percé d'un tunnel de 200 mètres à sept entrées ; la crête de Vauclerc, en arrière de laquelle un à-pic en angle mort offre des abris sûrs aux troupes réservées.

L'attaque de positions défensives aussi fortes aurait semblé irréalisable si elle n'avait été confiée au 1^{er} corps et préparée par une artillerie très puissante.

La bataille est aujourd'hui inscrite sur le sol. Toute cette région est couleur d'ocre ; les pentes jadis boisées ou recouvertes de prairies ont été tellement pilonnées, bouleversées, qu'elles ont conservé cette teinte uniforme et caractéristique qu'on retrouve à Douaumont, à Vaux, à Combles.

Lorsque le 16 avril à 6 heures, les divisions d'attaque sortent de leurs tranchées de départ, elles tombent sous des tirs de mitrailleuses et des tir de barrage tellement denses que les premières lignes seules sont enlevées ; les pertes subies ne permettent pas de pousser plus loin.

Le 73^{ème}, dont la division est en réserve, peut néanmoins gagner dans trop souffrir les pentes du plateau au nord d'Oulches, emplacement qui lui a été assigné pour le premier bond.

Les premières vagues des divisions d'attaque ont atteint les pentes descendantes du plateau dominant la forêt de Vauclerc ; Craonne est en partie enlevé mais l'ennemi conserve tout le plateau de Californie. En présence de ces résultats, le haut commandement juge que l'heure n'est pas encore venue des grandes réalisations. Par suite, la 51^{ème} division reste en réserve.

Le 19 avril, le régiment est reporté un peu plus en arrière et le 22, il est relevé.

Après de longues étapes, le 3^{ème} arrive le 30 avril dans la région de Château-Thierry, puis le 9 mai, il se rend au camp de Mailly où il est mis à l'instruction jusqu'au 10 juin. Le mois s'achève dans de bons cantonnements de la région de Provins.

Le 1^{er} juillet 1917, le régiment bien entraîné par des marches et des manœuvres, ayant joui d'un repos réparateur dans une région agréable, s'embarque pour le Nord où il doit participer à la grande offensive anglaise qui aura pour théâtre les Flandres.

Le général **GIRALT** avait le commandement de l'infanterie divisionnaire depuis le 21 mars 1917.

Chapitre VIII

LA BATAILLE DES FLANDRES

Dans les Flandres, la guerre revêt un caractère qu'elle ne présente en aucun point du front ; la bataille est, ici, plus invisible que partout ailleurs.

D'abord, dans la sol spongieux, gorgé d'eau, il ne faut songer à créer des abris souterrains. Les boyaux, les tranchées, sont en remblai, car à quelques centimètres de profondeur, au premier coup de pioche, on trouve l'eau. On protège donc au moyen de parapets édifiés en sacs de terre ; tranchées et boyaux en relief, mais que l'on distingue à peine dans les hautes herbes et la verdure, serpentent à travers la plaine monotone et vide.

L'ennemi a construit des abris bétonnés en superstructure. Si ces abris sont facilement repérables par la photographie, ils sont d'autre part extrêmement résistants. La partie supérieur est généralement constitué par des rails noyés dans le ciment sur plus d'un mètre d'épaisseur.

Aucune hauteur n'émerge de ce marécage ; pas d'observation possible, et dès que le ciel , si mobile, s'embrume, on ne peut plus rien discerner.

C'est sur ce terrain difficile que l'Angleterre va tenter, pour la première fois, une vaste offensive. Ses armées sont, à cette époque, au maximum de leur force et ses généraux espèrent pouvoir dégager la côte belge où les principales bases de sous-marins allemands sont installées.

Quatre mois durant, sans répit, les attaques se succéderont avec de gros succès tactiques, mais sans qu'on puisse obtenir le résultat cherché.

Le temps est favorable dans la période de préparation et notre aviation affirma nettement sa supériorité ; elle fut pleinement maîtresse de l'air.

L'offensive commence le 31 juillet. L'attaque principale est menée par les troupes britanniques sur le canal de l'Yser en direction de Passchendaele.

La 1^{re} armée française, comprenant deux corps d'armée sous le commandement du général **ANTHOINE**, prend part à l'attaque et protège le flanc gauche du mouvement. Le régiment, placé à l'extrême gauche, a, comme axe de marche, la route de Steenstraete à Dixmude.

Le 31, quand l'attaque se déclenche, le 73^{ème} à, en ligne le 2^{ème} bataillon (commandant **VIDAL**) à droite, et le 3^{ème} bataillon (commandant **DE BEAUCORPS**) à gauche.

Ce dernier a en outre la mission de raccorder la première ligne avec le secteur passif tenu par le 1^{er} bataillon.

A 3h50, les compagnies de première vague franchissent l'Yser sur de nombreuses passerelles jetées pendant la nuit. Ce passage s'effectue sous la protection d'un bombardement formidable, supérieur en violence à tout ce qu'on avait vu jusqu'ici, et qui avait débuté le 15 juillet. Les derniers coups de massue sont portés par l'artillerie de tranchée. L'Allemand tient mal, et, dès le commencement du pilonnage à courte distance, commence à se rendre.

Un brouillard assez dense, précurseur du mauvais temps qui allait nous gêner si fort, favorisa à ce moment notre action.

Quand, après avoir traversé l'Yser, le régiment s'élança derrière le barrage roulant, il trouva le terrain libre. En quelques minutes le premier objectif, situé à 500 mètres, est atteint ; la première ligne allemande ne contient plus que des cadavres.

Les bataillons marchent alors sur le deuxième objectif, constitué par le carrefour de Smiske-Cabaret, bifurcation de la route de Bixschoote. Ce point d'appui important, qui avait été fortement organisé par l'ennemi, fut enlevé par la compagnie **FRONVAL**, du 2^{ème} bataillon et la compagnie **PAGNIEZ**, du 3^{ème} bataillon. Une mitrailleuse ennemie avec ses servants est cernée avec une telle décision par la section du sous-lieutenant **LECOMTE** qu'elle n'a pas eu le temps d'entraver la marche. Le 3^{ème} bataillon s'empare de la seconde mitrailleuse, d'une batterie de deux pièces et d'un grand nombre d'engins de tranchée.

Mais l'élan a été mesuré, et malgré l'ardeur magnifique des hommes, il faut, conformément aux ordres, s'arrêter sur les positions assignées et s'y organiser.

Or, le soir même, la pluie tombe avec violence, cingle les faces, crépite sur les casques ; on patauge jusqu'à la ceinture dans une boue visqueuse. Les trous d'obus et les vestiges de tranchée sont inutilisables ; la plaine est transformée en un vaste borbier.

Dès le lendemain, une violente réaction ennemie commence.

Cet ensemble de circonstances nous occasionne plus de pertes que l'attaque elle-même, laquelle a été relativement peu coûteuse. Le régiment perd, notamment le capitaine **GENGEMBRE**, un des plus anciens et des plus braves officiers du 73^{ème}, qui est tué en visitant ses sections de première ligne.

Verdun, Combles, les Flandres ! Noms de batailles à jamais célèbres où le 73^{ème} a joué un rôle brillant, reconnu, expliqué dans la belle citation que tout ancien du 73^{ème} ne pourra lire sans que ne passe en lui un frisson de fierté ; octroyée seulement le 21 août 1917, il convient cependant de la mentionner à la fin du récit des derniers exploits qui l'ont justifiée :

Ordre n° 21 « R » du 1^{er} C.A. Du 21 août 1917, transformé en ordre de l'armée le 23 décembre 1918 :

*« Sous le commandement du lieutenant-Colonel **TRUFFERT**, après avoir donné à Verdun la preuve d'une ténacité invincible, et, dans la Somme, celle d'une ardeur irrésistible , en entrant le premier dans Combles, vient à nouveau de se signaler le 31 juillet 1917 . S'est emparé de haute lutte de l'objectif qui lui était assigné. Poursuivant son élan, a plus que doublé l'avance prévue, s'emparant d'un important nœud de communications dont la possession importait essentiellement à l'ennemi. A, par la suite, réalisé de nouveaux gains, en occupant deux batteries à proximité de ses lignes »*

Est digne de figurer, à côté d'elle, celle du chef de bataillon **DE BEAUCORPS** :

Ordre général de la 1^{ère} armée n° 33 du 12 août 1917 :

« A l'offensive du 31 juillet 1917, a participé à l'attaque frontale en enlevant dans un magnifique élan trois lignes allemandes. A manœuvré avec habileté pour soutenir l'attaque et protéger le flanc gauche. A pris à l'ennemi 2 canons, 2 mitrailleuses, 1 obusier de gros calibre, des lance-bombes et un important matériel de guerre. Au front depuis le début des hostilités. Blessé deux fois. »

Le 4 août 1917, le régiment est relevé ; après une quinzaine de jours de repos, il revient exécuter des travaux d'organisation, et, le 31 août, il entre en secteur sur son terrain d'attaque.

Depuis que le 73^{ème} a quitté Smiske-Cabaret, une nouvelle opération a porté nos ligne jusqu'au Saint-Jansbeck. La protection fournie par cette rivière et le marécages qui l'avoisinent permet de diminuer la densité de troupes et de se contenter de garder les points de passage possibles, particulièrement le pont de Langemarck. D'autre part, des contre-attaques ennemies ont peu de chance de succès car elles se heurteraient aux mêmes difficultés que nous avons rencontrées pendant l'attaque, et, cette fois, le terrain nous sert, les passages libres entre les surfaces inondées étant méthodiquement battus par notre artillerie.

Le régiment ne souffre pas trop des violents bombardements systématiques sur les points importants du secteur. Toutefois, il a à déplorer la mort du sous-lieutenant **CARLIER**, un trappiste, qui, dans une âme sainte, enfermait les plus belles qualités du soldat : courage à toute épreuve, calme inaltérable, sentiment profond du devoir. Le même obus qui l'a atteint blesse très grièvement le jeune et brave sous-lieutenant **LAILLER**.

Le 73^{ème} est relevé le 14 septembre 1917, puis, le 4 octobre rentre en ligne, cette fois dans la presqu'île de Poesele, vaste étendue marécageuse qui se termine vers Drie-Grachten, au confluent de Saint-Jansbeck et de l'Yser.

Dans ce secteur, l'eau et le boue sont plus redoutables que l'ennemi, dont on est séparé par des borbiers difficilement franchissables. Les hommes utilisent les rares abris allemands qui ont échappé à nos tirs de destruction ; les tranchées et les boyaux sont édifiés en superstructure.

La vie journalière est rendue pénible par les travaux de réfection continuelle et par l'inconfortabilité des abris.

Malgré tout, le 73^{ème} supporte gaiement ces dernières épreuves de l'année 1917. D'ailleurs, après la prise de Merkem et une nouvelle et importante avance de la 133^{ème} division jusqu'à la forêt d'Houthulst, le régiment est relevé définitivement le 29 octobre. Il passe le mois de novembre dans de bons cantonnements de la région de Calais.

En décembre, il gagne, en vingt quatre jours d'étapes, le pays compris entre Meaux et Coulommiers, où il doit passer la période des froids rigoureux.

Le 28 janvier 1918, il était transporté dans la région de l'Aisne pour exécuter des travaux.

Chapitre IX

LES GRANDS CHOCS DE 1918

L'effondrement de la Russie rend disponibles un grand nombre de divisions allemandes. De vastes opérations offensives de la part de l'Allemagne sont à envisager.

De la Suisse à la mer du Nord, on se prépare à recevoir l'attaque en créant une deuxième position aussi solide que la première et située à une distance telle de cette dernière qu'elle ne puisse être atteinte par la même préparation d'artillerie.

Le 1^{er} corps a la mission d'organiser le front de l'Aisne selon ces principes.

Le plateau entre l'Aisne et la Vesle se prête admirablement à l'organisation, son altitude étant sensiblement équivalente à celle du Chemin des Dames. Il possède des observatoires et des emplacements à batterie de premier ordre ; il est protégé par la rivière doublée d'un canal et ses pentes sinueuses permettent de créer d'excellents flanquements de mitrailleuses. Au bout de quelques semaines, la position, couvertes de fils de fer barbelés, de tranchées, de boyaux, d'abris souterrains, de lignes téléphoniques enterrées, peut être considérée comme inexpugnable. Le 73^{ème} est chargé de l'organisation de Maizy et de Concevreux ; les hommes comprenant la haute importance de ces travaux, y mettent toute leur ardeur.

Les Allemands, fiers de leur victoire de l'Isonzo décident de chercher le succès en France dans une puissante poussée en avant, de manière que tout soit fini avant l'entrée en ligne des Américains. La « bataille de l'Empereur » devait être une bataille de surprise. Cette méthode avait d'ailleurs fort bien réussie contre les Russes. Nous avons deux armées distinctes, l'une française, l'autre anglaise, dont le point de jonction est sur l'Oise. Il s'agit de faire sauter la charnière des armées alliées, d'écraser les Anglais en les poussant à la côte et de tourner les Français pour gagner le chemin de Paris par la vallée de l'Oise.

La bataille peut se diviser en quatre phases: en mars vers Amiens, en avril dans les Flandres, en mai sur le front de l'Aisne, en juin et juillet sur la route de Paris. Dans les deux premières phases, l'ennemi s'efforce de gagner la mer ; dans les deux autres, d'atteindre Paris.

Période d'attente

7 mars 1918, la 51^{ème} division relève en ligne la 1^{re} division. Le régiment tient le front devant Corbeny, entre la grand'route de Reims à Laon et le village de Chevreux. La défense énergique de ce secteur est indispensable à la sécurité de la position de Craonne ; aussi toutes les mesures sont-elles prises pour une résistance à outrance.

Du 17 au 22 mars 1918, des bombardements de nuit par obus à gaz, des concentrations de tir sur nos batteries et nos premières lignes tenues par le 2^{ème} bataillon confirment la possibilité d'attaque. Le 23, le danger est écarté, la poussée ennemie s'étant effectuée dans la région de Saint Quentin. Peu à peu, le calme se rétablit.

Les 1^{re} et 162^{ème} divisions, en réserve de secteur, sont alors transportées sur la Somme.

Peu après, la 2^{ème} division, en ligne à notre droite, est également retirée, et la 51^{ème} division est chargée de la défense de tout le secteur du 1^{er} C.A.

Jusqu'au 6 mai, cette période est particulièrement pénible. Le front tenu par les unités est considérable, les bombardements incessants occasionnent dans nos lignes des brèches qu'il faut réparer sans délai. En outre, il est absolument nécessaire de faire des prisonniers pour contrôler l'ordre de bataille ennemi. A cette double tâche se consacrent travailleurs et patrouilleurs avec une ardeur qui stimule une juste compréhension de la situation.

Chaque jour, une opération est tentée par nous ou par l'ennemi : embuscade, patrouille, coup de main.

Le 26 mars 1918, le sous-lieutenant **RAYSSAC** (3^{ème} bataillon) dont le petit poste est attaqué par des patrouilles, réussit avec l'aide du sergent **BRET** et du caporal **VERGÈS**, non seulement à repousser l'assaillant, mais à capturer le sous-officier chef de la patrouille ennemie.

Le 14 avril, un jeune et ardeur officier, le sous-lieutenant **SABLIER**, est mortellement blessé en cherchant à atteindre un avion ennemi tombé entre les lignes.

Le 16 avril, le sergent **FOUMAGEAT** (11^{ème} compagnie), avec onze patrouilleurs d'élite, dont le caporal **BORDACHAR**, se heurte entre les lignes à une patrouille ennemie très supérieure en nombre ; après un violent combat à la grenade, il est blessé mortellement et sept de ses hommes sont atteints, mais les quatre survivants mettent l'ennemi en fuite.

Le 23, le sous-lieutenant **MARSAUD** est tué en faisant une reconnaissance audacieuse loin de la tranchée.

Le 28 avril, le 1^{er} bataillon tente un coup de main sur les tranchées du Hanovre ; les lieutenants **PINSON** et **DUFOUR** pénètrent dans les tranchées ennemies et ramènent des prisonniers.

Cette activité incessante inquiète l'ennemi, qui multiplie les tentatives pour identifier un adversaire agressif. Toutes restent infructueuses. Alors, il tente le 17 avril, un fort coup de main sur le 2^{ème} bataillon, près de la route 44. Après une très violente préparation d'artillerie effectuée surtout le front du bataillon, il ne réussit pas à aborder nos tranchées. Nos tirs de barrage et les mitrailleuses de la compagnie **DELEBARRE** l'ont arrêté net. Au cours de cette action, nos guetteurs, qui sont tous restés à leur poste, sont très éprouvés, et le lieutenant **MOULARD** est blessé grièvement.

Le 6 mai 1918, le régiment est relevé par les troupes britanniques et transporté dans la région de Beauvais. Il s'entraîne au combat offensif et à la manœuvre avec tanks, lorsque, le 27 mai, se déclenche une nouvelle offensive de grand style, sur un front de 50 kilomètres, entre Reims et Soissons.

Dommiers

Après une concentration effectuée dans le plus grand secret, les Allemands se jettent en masses profondes sur le front de l'Aisne. Ils s'emparent du Chemin des Dames, atteignent l'Aisne, qu'ils franchissent sans arrêt, et arrivent sur notre dernière position avant que nos réserves locales aient pu les garnir. C'est la trouée : l'ennemi s'y précipite en trombe.

Oulchy-le-Château, Château-Thierry tombent entre les mains des Allemands. Le 30 mai la situation est très sérieuse quand la 51^{ème} division, transportée en toute hâte à Compiègne, arrive à Cœuvres.

Le plateau au sud de Soissons, couvert à cette époque de hautes récoltes, échancré de ravins très encaissés et aux contours dentelés, se prête merveilleusement à la manœuvre par infiltration, à laquelle les troupes qui mènent l'attaque ont été spécialement dressées. Exploitant tous les cheminements, l'ennemi a pris pied sur le plateau du Chaudun, au sud-ouest de Soissons ; de là , il menace d'atteindre, par Longpont et Dommiers, la forêt de Retz et la région de Villers-Cotterêts. Il faut l'arrêter à tout prix.

Le 31 mai, la contre-offensive française est décidée. La 51^{ème} division participera à cette contre-offensive en débouchant de Vertefeuille. Toutefois, le 73^{ème}, en réserve, reçoit l'ordre de glisser vers la gauche et de pousser la 1^{er} bataillon (commandant **DE HEINE**) du côté de Ploisy – Missy-au-Bois, en soutien du 7^{ème} tirailleurs, qu'il relève dans la nuit.

Le 1^{er} juin, après une puissante préparation d'artillerie, les Allemands prononcent deux attaques sur le front du 1^{er} bataillon et s'efforcent de pénétrer dans le ravin de Missy-au-Bois. Ils sont vigoureusement repoussés ; après quoi, le 1^{er} bataillon, relevé à son tour, vient se placer en réserve à la disposition du général **GIRALT**, commandant l'infanterie divisionnaire.

Le 2 juin, nouvelles attaques, menées cette fois avec des effectifs importants. Par le ravin de Vierzy, l'ennemi s'avance vers Longpont. Par le ravin de Missy-au-Bois, il menace d'encercler les positions du plateau de Chaudun, que nous devons abandonner pour rectifier notre ligne.

Les trois bataillons du 73^{ème} sont alors engagés en renfort sur les points les plus menacés. Voulant faire comprendre à tous l'importance capitale attachée à la résistance, le général **GIRALT** place son poste de commandement en première ligne et, par sa présence constante au milieu des combattants, inspire à tous la volonté de tenir coûte que coûte. L'ennemi, en pénétrant dans le ravin de Missy, a disloqué les troupes qui avaient relevé le 1^{er} bataillon à notre gauche. Il débouche maintenant vers Dommiers ; une nouvelle rectification de front s'impose. On sait s'y résigner à temps ; le mouvement est délicat, mais encore possible. Tandis que le ronflement des obus ébranle l'atmosphère d'un vacarme assourdissant, par petits groupes, le dos arrondi, les hommes filent au ras du sol, rampant ou sautant, utilisant les fossés, les haies, les moindres plis du terrain.

Les éléments de gauche, les plus exposés (9^{ème} et 11^{ème} compagnies), exécutent ce repli depuis la Croix de Fer jusqu'à Dommiers, sans se laisser déborder ni accrocher, restant maîtres de leur manœuvre, emportant leurs blessés. Ils sont protégés par la compagnie de mitrailleuses du capitaine **CHEVALIER**, dont les sections, commandées par le lieutenant **LESAGE** et le sergent **PETITPRÊTRE**, tiennent jusqu'à la dernière limite, retardant la poursuite de l'ennemi grâce au tir précis d'excellents mitrailleurs, tels que les soldats **HASBROUCK** et **COUSSEMANT**.

Le soir du 2 juin 1918, les éléments mélangés de la division occupent, conformément aux ordres, la ligne constituée par les lisières est de Dommiers, de Vertefeuille et les bois qui se trouvent dans l'intervalle. Les 1^{er} et 2^{ème} bataillons du 73^{ème} sont près de Vertefeuille, le 3^{ème} bataillon près de Dommiers.

Le 3 juin, le 3^{ème} bataillon, aidé d'un bataillon du 8^{ème}, est chargé de défendre le village et le ravin de Dommiers. Pendant toute la journée, ces deux bataillons sont attaqués avec acharnement. Ils ne perdent pas un pouce de terrain.

Le lendemain 4 juin, à la suite d'une nouvelle organisation du commandement local, le capitaine **CHEVALIER** reçoit la mission de défendre Dommiers avec la 9^{ème} compagnie, la 3^{ème} compagnie de mitrailleuses et des fractions du génie de corps appelées en toute hâte. Le reste du 3^{ème} bataillon est placé en soutien du 33^{ème}, fortement éprouvé la veille; quant aux 1^{er} et 2^{ème} bataillons, ils vont appuyer le 273^{ème} qui, lui aussi, a subi de très lourdes pertes.

Au petit jour, commence dans le village de Dommiers et ses abords un bombardement de tous calibres, dont l'intensité va se maintenir jusqu'à la nuit. Toutes les communications sont rompues, la circulation et la transmission des ordres deviennent très difficiles. Pendant les brèves accalmies de ce bombardement, l'ennemi tente de furieux assauts qui sont brisés net par l'énergie indomptable de tous. La 9^{ème} compagnie sous le commandement du lieutenant **PAGNIEZ**, accomplit de véritables prodiges. Un groupe ennemi a réussi à pénétrer dans notre ligne et à capturer un des nôtres. Le lieutenant **LEFRESNE**, de la 3^{ème} compagnie de mitrailleuses, s'élanche avec quelques hommes, dont le caporal **MANLET**, abat deux Allemands à coups de revolver, met les autres en fuite et dégage le prisonnier. Il tombe atteint de deux balles.

A la nuit, le front est intégralement maintenu devant Dommiers, ainsi que plus au sud, où les éléments de la division complètement mélangés, sont groupés sous un commandement unique.

Les mitrailleurs ont particulièrement contribué au succès de la journée ; ayant devant eux un champ de tir étendu, ils ont fauché, sans arrêt, les vagues d'assaut ennemies : une seule section, posée dans un petit bois au sud du village de Dommiers, a tiré plus de 30.000 cartouches !

Dans une de ses nombreuses tentatives contre Dommiers, l'ennemi laisse entre nos mains un prisonnier appartenant au régiment de l'Impératrice. Il est porteur d'un ordre prescrivant d'enlever le village *à tout prix*.

La résistance acharnée du 73^{ème} a sauvé la situation les 3 et 4 juin. Nous avons le dernier mot et, le lendemain 5 juin, l'ennemi, découragé par l'inutilité de ses efforts et les pertes éprouvées, renonce à l'attaque.

Les pertes malheureusement sont lourdes. Les lieutenants **DHAUSSY**, **LACOUTURE** sont tués ; le lieutenant **DOUCHET** blessé grièvement et transporté, sous les balles, par ses hommes meurt peu après. Sont blessés le commandant **VIDAL** et le capitaine **ANDUZE**. Le capitaine **CAPDASPE**, blessé grièvement, reste entre les lignes.

Le 5 juin au soir, le régiment était relevé par le 5^{ème} cuirassiers à pied.

Les batailles de Picardie ont été de belles victoires pour **LUDENDORFF** : entre Montdidier et Château-Thierry, le front décrit une immense ligne courbe qui suit les lisières des forêts de Villers-Cotterêts et de Compiègne. Reims tient toujours et forme charnière entre le front de Champagne et celui de Tardenois. Il s'agit pour l'ennemi de donner par une série d'opérations, une forme rectiligne à ce front et de constituer ainsi l'immense base de départ en vue de la ruée définitive sur la capitale. Malgré la mise en œuvre de moyens considérables, ce plan ne sera pas réalisé.

Laversine

Le régiment, qui est au repos dans le bois de Saint-Etienne-au-Mont (vers Pierrefonds), a besoin de se reconstituer en cadres et en hommes ; des renforts sont attendus, mais on ne lui laisse pas le temps de les recevoir.

Le 11 juin 1918, il retourne à Cœuvres ; pendant la nuit du 11 au 12, il est remis en ligne à l'est de Laversine. Le 2^{ème} bataillon est sur le plateau ; le 3^{ème} bataillon, à sa gauche, est accroché aux contre-pentes et se relie au régiment de la Légion Etrangère dans un terrain raviné, coupé de haies et de chemins creux ; le 1^{er} bataillon est en réserve à la Fosse-à-Truie.

La relève est terminée à minuit.

A 2 heures, le 12, commence le bombardement qui atteint son maximum d'intensité vers 4 heures. Par un couloir qui coupe obliquement la direction générale de notre front, l'ennemi fait irruption dans nos lignes. Les compagnies de gauche (3^{ème} bataillon) sont tournées pendant que leur attention est fixée en avant par des attaques locales. Néanmoins, le 3^{ème} bataillon lutte pied à pied ; le commandant **DE BEAUCORPS**, entouré de sa liaison, se défend avec la dernière énergie. En même temps, l'ennemi attaquait le ravin de Cutry sur le front du 273^{ème} et parvenait à le refouler malgré une magnifique résistance au cours de laquelle le lieutenant-colonel **COUDIN** est tué en faisant le coup de feu avec ses hommes.

Le 2^{ème} bataillon, qui tient encore sur le plateau et la crête est du ravin de Laversine, menacé d'être encerclé est contraint de se replier à la lisière du bois à l'est du village ; mais l'ennemi, dont l'attaque frontale s'use rapidement par les effets de notre feu, engage toutes ses réserves et en même temps s'infiltré dans le ravin pour prendre position à revers. La 7^{ème} compagnie, sous les ordres du lieutenant **PENEL** lui oppose une résistance acharnée. Un terrible corps à corps s'engage ; on se tue à bout portant.

Parmi les nombreux actes individuels de bravoure au cours de ce combat très dur, il faut citer les suivants :

Le capitaine **FRONVAL** (6^{ème} compagnie) maintient les derniers éléments de sa compagnie sur le terrain qu'il a choisi pour le dernier arrêt. Animant ses hommes de son beau courage, bien qu'isolé de tous autres défenseurs, toutes les mitrailleuses enrayées à force d'avoir tiré, les munitions épuisées, il tient tête jusqu'au moment où il tombe, la cuisse fracassée, n'ayant plus d'hommes valides à ses côtés.

Le soldat **BELLOCQ**, après avoir lutté pendant deux heures avec un courage admirable, est surpris et fait prisonnier par un groupe ennemi débouchant derrière lui ; quelques minutes après, il s'échappe, ramasse le fusil d'un mort et combat tout seul. Parvenu à rejoindre sa compagnie, il est sur le point d'être à nouveau capturé. Il tente encore de s'échapper, mais une balle lui brise la jambe ; alors pour permettre à ses camarades de se replier, il continua à faire le coup de feu jusqu'au moment où il tombe mortellement atteint.

Le brancardier **ROBITAILLE**, voyant l'effectif des combattants diminuer rapidement, arrache son brassard, prend un fusil et à lui seul défend un boyau par lequel l'ennemi tente d'aborder notre ligne. Peu après, il s'aperçoit qu'une équipe de fusiliers-mitrailleurs, prise à partie par une mitrailleuse ennemie, cesse de tirer et va être à la merci d'un groupe d'Allemands. Il accourt, sous une pluie de balles, et oblige ses camarades à recommencer leurs tir.

Vers 9 heures, les débris du 2^{ème} bataillon (sauf la compagnie **FRONVAL**) parviennent à rallier le 1^{er} bataillon, établi sur les crêtes ouest du ravin de Laversine. L'ennemi est épuisé par les pertes subies. Il tente, néanmoins, l'assaut de la crête ouest, mais sous nos feux brisent son élan. Les Allemands renoncent alors à la lutte et se fixent au terrain. Au prix de sanglants sacrifices, ils sont descendus dans un ravin que nous allons leur rendre intenable.

La magnifique attitude du régiment au cours des combats de Dommiers et de Laversine, son rôle capital dans ces grandes journées, ont valu au 73^{ème} la citation ci-après:

Ordre n° 48055 du G.Q.G. du 31 août 1918

« Sous le commandement du colonel TRUFFERT, vient à nouveau de faire preuve de l'invincible ténacité déployée à Verdun, dans la Somme et en Belgique. A tenu tête, du 31 mai au 4 juin 1918, à des attaques violentes et répétées, conservant la possession d'un village dont les troupes allemandes avaient reçu l'ordre de s'emparer à tout prix, brisant, dans une lutte au corps à corps, leurs efforts désespérés. Rentré en ligne le 11 juin, a contribué à arrêter, le 12, une puissante attaque ennemie, maintenant inviolée notre ligne principale de résistance et infligeant à l'ennemi les lourdes pertes. »

Suivent des citations individuelles, parmi lesquelles on lit :

DELAGRÉVERIE (Charles), soldat (Ordre général n° 586 de la VI^{ème} armée, du 17 juin 1918)

« Est resté jusqu'au dernier moment, avec son fusil-mitrailleur tirant sur l'assaillant pour assurer le mouvement de repli de sa section. Blessé très grièvement, est revenu dans nos lignes malgré le bombardement d'une violence extrême »

HASBROUCK (Arsène) soldat à la 3^{ème} C.M. (Ordre général n°585 de la VI^{ème} armée, du 17 juin 1918.)

« Mitrailleur hors pair. D'une bravoure exceptionnelle, est resté seul en arrière, servant sa pièce, lors d'un repli momentanée de notre ligne. Fauchant l'ennemi sans broncher, lui a infligé des pertes sanglantes et a attendu avec une crânerie superbe qu'on vienne le dégager. A ainsi contribué à conserver une importante position »

CAYET (Auguste), soldat à la 7^{ème} compagnie (Ordre général n° 594 de la VI^{ème} armée, du 29 juin 1918) :

« La position occupée d'une section étant soumise à un bombardement extrêmement violent, n'a cessé, debout sur le parapet, de tirer sur l'ennemi et d'exhorter ses camarades à se joindre à lui. Soldat très courageux, admiré par tous ses camarades et ses chefs. »

Le régiment fut relevé le 13 juin, passa quelques jours à Chelles où il incorpora quelques renforts, puis reçut l'ordre d'occuper le secteur de Dormans le 5 juillet 1918.

Ce même jour, le colonel **TRUFFERT**, vaincu par les fatigues et la maladie, dut quitter le régiment.

Dormans

Dormans, petite ville qui s'étale dans la verdure, le long de la Marne, n'a pas encore souffert du bombardement lorsque le régiment arrive. Le secteur est considéré comme un secteur calme où le temps doit être surtout consacré aux travaux d'organisation.

Il allait brusquement s'enflammer.

En dépit de son avance, l'ennemi n'a pas obtenu le résultat décisif et, d'autre part, il sent que la force des Alliés grandit chaque jour. Il veut en finir. En déclenchant l'offensive du 15 juillet, il ne semble pas qu'il ait visé un objectif stratégique : Paris, Amiens ou Calais. Il a voulu détruire les forces adverses. Le front d'attaque a 80 kilomètres et s'étend entre Château-Thierry et la Main de Massiges.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet 1918, un bombardement d'une violence inouïe s'abat sur tout le secteur tenu par le régiment, avec une profondeur allant jusqu'à Montmirail.

Le 3^{ème} bataillon est aux avant-postes le long de la Marne, gardant un front de près de 4 kilomètres. Les deux autres bataillons sont étalés sur la ligne de résistance, non encore organisée.

A la faveur de l'obscurité, et d'un pilonnage qui a dépassé tout ce qui avait été vu jusqu'ici, les Allemands réussissent à franchir la Marne à la gauche de notre ligne, vers la boucle de Tréloup, et s'infiltrèrent vers Dormans écrasé par les *minen* de gros calibre.

Les liaisons sont devenues rapidement impossibles. Le commandant s'exerce avec les plus grosses difficultés en raison de l'extrême dispersion des unités.

Malgré la résistance vigoureuse des groupes ayant échappé au bombardement, malgré l'énergie déployée par des chefs comme le commandant **DELASSUS** (3^{ème} bataillon), le capitaine **BLONDEL** (2^{ème} bataillon), le capitaine **PENEL**, la situation devient très critique et le 15 juillet, vers midi, la mission du régiment s'achève par un sacrifice presque total.

Le lieutenant-Colonel **DE BONNEFOY**, depuis sept jours à la tête du 73^{ème}, donne un admirable exemple d'énergie et de ténacité. Blessé aux deux bras dès le début de l'action, à 2 heures du matin, privé de tous ses chefs de service, il fait le coupe de feu et conserve son commandement jusqu'à 3 heures de l'après-midi.

Nous avons dû céder du terrain, mais en aucun point l'ennemi n'a réussi à percer.

Chapitre X

PRÉPARATION A L'OFFENSIVE VICTORIEUSE

Le régiment, relevé de Dormans le 16 juillet, vient passer un mois de repos à Montbéliard. Il en a d'ailleurs un impérieux besoin. En six semaines il a subi trois chocs formidables : Dommiers, Laversine et Dormans. Il a perdu la majorité de ses officiers et, dans les compagnies, il ne reste que quelques hommes, les anciens, qui vont aider à perpétuer les belles traditions.

Le lieutenant-Colonel **MÉGEMONT** prend le commandement du 73^{ème}, le 26 juillet 1918.

Après une période d'instruction intensive et grâce au renfort apporté par la dissolution du 273^{ème}, la réorganisation est achevée et la cohésion est en bonne voie.

La Haute-Alsace

Le 23 août, le 73^{ème} entre en ligne dans le secteur de Saint-Ulrich. C'est un secteur calme, dans l'ensemble, surtout au point de vue action artillerie.

Nous tenons la lisière d'une vaste forêt, accidentée, coupée d'étangs, traversée par de bonnes routes, des pistes en rondins, et refermant de nombreux abris qui d'ailleurs ne correspondent plus au mode d'occupation, très économe d'effectifs, adopté par le commandement. De la lisière du bois, on aperçoit le bourg de Carspach derrière une mer de fils de fer. Sur la moitié du front, on distingue nettement les lignes allemandes à une distance variant de 400 à 800 mètres, sur l'autre moitié, l'ennemi est comme nous, terré en pleine forêt, et comme nous invisible.

Le terrain se prête aux petites opérations, aux coups de main, aux reconnaissances délicates. On y apprend à la fois la hardiesse et la vigilance. Le régiment y déploie bientôt une grande activité. Chaque nuit, il y a une embuscade, une patrouille, une tentative de coup de main. L'ennemi, inquiet, cherche le renseignement, mais ne parvient pas, en deux mois, à nous faire un seul prisonnier. Le 18 septembre, il tente un gros coup de main qui échoue grâce aux dispositions prises. Le général **ECOCHARD**, qui a succédé le 11 septembre au général **BOULANGÉ**, adresse, à cette occasion, une lettre de félicitations au 73^{ème}.

Le 21 septembre, nous ripostons à notre tour par un double coup de main, qui n'obtient pas tout le succès désiré, l'ennemi ayant évacué précipitamment ses tranchées, mais qui témoigne, du moins, de la part des exécutants et de leurs chefs, une ardeur et un élan de bonne augure.

Le 12 octobre 1918, le régiment, relevé par le 4^{ème} zouaves, est transporté à Pont-Sainte-Maxence. Il gagne ensuite, par étapes, la région de Saint Quentin. Les trois mois passés à Saint-Ulrich ont permis au 73^{ème} de se refaire, de s'entraîner; il est complètement prêt à participer à l'offensive victorieuse.

Chapitre XI

LA VICTOIRE

Le passage du canal de la Sambre à l'Oise – La poursuite.

Depuis le 18 juillet 1918, date de l'offensive ordonnée par le maréchal **Foch**, les Allemands vont de désastre en désastre. Obligés une première fois de se replier sur la fameuse ligne *Hindenburg*, ils sont contraints, dès la fin de septembre, de céder la ligne *Siegfried*. Ils s'accrochent alors désespérément à la ligne *Hunding* qui couvre leur dernière position sur la Serre, entre Guise et Rethel.

Le 4 novembre, une grande bataille s'engage sur le canal de la Sambre. Les armées **HORN**, **BYNG** et **RAWLINSON** agissent en liaison avec l'armée **DEBENEY**. Le 73^{ème} fait partie de cette dernière armée ; il est à l'aile gauche de la division et a une mission délicate : assurer la liaison avec les troupes britanniques.

Après deux jours de marche pénibles, il arrive à Oisy. Dès 5 heures, le 5 novembre, il franchit le canal de la Sambre à l'Oise par bataillons successifs et dépasse la ligne des chasseurs à pied de la 66^{ème} division.

Sa mission est de progresser dans la direction générale: Bergues-sur-Sambre – Barzy – Beaurepaire – Rouge-Croix – Rainsart – Eppe-Sauvage. Le régiment a deux bataillons en ligne: 1^{er} bataillon à droite (commandant **LARBÉY**), 2^{ème} bataillon à gauche (capitaine **ANDUZE**); le 3^{ème} bataillon en réserve (commandant **DELASSUS**).

Le passage de lignes une fois terminé, la progression s'effectue comme à la manœuvre. L'horaire est suivi mathématiquement. Bientôt Bergues est dépassé, et à 16 heures les bataillons de première ligne sont aux lisières de Barzy. Ils ont tout chassé devant eux et capturé un canon de 210 et un canon de 77. Dans la soirée du 5, l'ennemi réagit vigoureusement et bombarde Bergues-sur-Sambre avec un gros calibre. Le médecin-chef **BERTRAND** est atteint d'un éclat d'obus au moment où il donnait ses soins à un blessé. En outre, des mitrailleuses se révèlent aux lisières de Barzy que le lieutenant-colonel prescrit d'enlever, le 6, par une attaque au petit jour.

Pendant que les deux bataillons de première ligne débordent la localité à droite et à gauche, le 3^{ème} bataillon marche en direction de la route principale avec une compagnie d'avant-garde (la 9^{ème}) destiné au nettoyage. Malgré le mauvais temps et l'obscurité, la manœuvre s'exécute avec précision et rapidité et précipite le repli de l'ennemi, qui avait là une arrière-garde renforcée de mitrailleuses.

Le 73^{ème} est le premier régiment français que les habitants de Berzy aient vu depuis 1914 ! En quelques minutes, les rues sont ornées de petits drapeaux soigneusement dissimulés pendant quatre ans. Les habitants se pressent sur notre passage, nous saluant avec émotion et reconnaissance. La joie, l'enthousiasme sont sur tous les visages. Libérés et libérateurs sentent passer la Victoire !

Après un temps d'arrêt marqué en avant de Barzy, la progression continue en liaison avec le 3^{ème} tirailleurs à droite, avec les Anglais à gauche.

Dans la soirée du 6, les éléments de première ligne atteignent Rouge-Croix malgré quelques rafales de mitrailleuses venant de la direction de Corbières.

Le lendemain 7 novembre, on marche par bataillons successifs. Le 2^{ème} bataillon, à l'avant-garde, se heurte, à 13 heures à des mitrailleuses placées aux maisons de Basse-Boulogne. Il entame, aussitôt, une manœuvre par infiltration dans un terrain vallonné, coupé de haies, très favorable à la surprise. Vers 14 heures, la 7^{ème} compagnie a réussi à nettoyer le village de Warpont et à s'y installer ; le reste du bataillon parvient à franchir la Petite Helpe sous le feu violent des mitrailleuses installées sur la route nationale Avesnes – La Capelle.

A la nuit tombante notre première ligne est aux lisières est de l'Arbroye. Pendant toute la nuit, l'artillerie ennemie, qui a été très active toute la journée, arrose les lisières de Warpont, la vallée de la Petite Helpe.

Le 8 novembre dès 6 heures, le 2^{ème} bataillon lance ses patrouilles de grenadiers à l'attaque des mitrailleuses, toujours installées aux abords immédiats de la route nationale. Tous rivalisent d'audace et d'habileté. Au cours de cette action de détail, le sergent **LE GALL**, un admirable entraîneur d'hommes, est tué presque à bout portant et cinq grenadiers blessés à ses côtés.

A la suite d'une heureuse intervention de notre artillerie, les compagnies de tête du 2^{ème} bataillon réussissent à bousculer les détachements ennemis cramponnés à la route nationale, et à 17 heures, ce bataillon prenait possession de Cantraine et de la cote 208, malgré une violente réaction de l'artillerie ennemie.

A partir de ce moment, le chemin est libre. Les 9 et 10 novembre, le régiment traverse Rainsart, Rue-Là-Haut, la forêt de Trélon, refaisant en vainqueur la route douloureuse que ses bataillons avaient suivie en 1914, aux sombres jours de la retraite. Il refoule l'ennemi, qui abandonne un matériel important. Les routes sont encombrées de voitures, de caissons, de chevaux éventrés, attestant que la retraite allemande prend l'allure d'une déroute.

En six jours, le régiment a parcouru en combattant plus de 50 kilomètres et il ne s'arrêtera qu'à la frontière affranchie.

Le 11 novembre, à 8h30, le général **ÉCOCHARD**, commandant la 51^{ème} D.I., dictait, au carrefour Saint-Hermann, l'ordre d'arrêter les hostilités à 11 heures, suivant les conventions d'un glorieux armistice.

A l'heure fixée, le régiment était aux confins de France et Belgique, à Eppe-Sauvage, et les bataillons présentaient les armes face à l'est.

La Grande Guerre était finie

Vers Sarreguemines

Après une longue série d'étapes, le régiment entre en Lorraine au mois de décembre. A travers la vieille province enfin retrouvée, c'est une marche triomphale. Dans chaque bourg, les maisons sont pavoisées de drapeaux français et nos soldats passent sous des arcs de triomphe. Au milieu des acclamations, ils entrent à Sarreguemines, le 28 décembre 1918.

Le 30 décembre, à 11 heures, dans un décor inoubliable, sur la place du Palais de Justice, le maréchal Pétain, commandant en chef les forces françaises de l'Est, attachait la fourragère à la hampe du drapeau.

**ÉTAT NOMINATIF
DES MILITAIRES DU 73^{ÈME} RÉGIMENT D'INFANTERIE
DÉCORÉS DE LA LÉGION D'HONNEUR POUR FAITS DE GUERRE
AU COURS DE LA CAMPAGNE 1914-1918**

COMMANDEUR

TRUFFERT JOSEPH

lieutenant-colonel

OFFICIER

FARJON VICTOR AUGUSTIN

commandant

CHEVALIERS

ALLOUIS ROGER

capitaine

DUFFAUD ERNEST

sous-lieutenant

DE BEAUCORPS G.

capitaine

DUVALET GASTON

capitaine

BERTRAND M.A.

Médecin major 2^{ème} Cl

FRONVAL J-BAPTISTE

capitaine

BOISNARD EDOUARD

sous-lieutenant

LAILLER PIERRE

sous-lieutenant

BUGGEMAN ELEUTHÈRE

lieutenant

LAMY MARIE EDMOND

capitaine

CAILLERET LÉON

sous-lieutenant

LARBÉY HENRI

capitaine

CAPDASPE COUCHET

capitaine

LEFRESNE ALBÉRIC

lieutenant

CARPENTIER ALBERT

sous-lieutenant

LEMAY JOSEPH

lieutenant

CHEVALIER ANDRÉ

capitaine

MACHUT AUGUSTE

lieutenant

CHOTTARD VICTOR

sous-lieutenant

MOULARD GEORGES

sous-lieutenant

DEL COURT HENRI

sous-lieutenant

PÉDOUSSAUT PAUL

lieutenant

DESCHAMPS LOUIS

capitaine

REY LOUIS

lieutenant

DHAUSSY RENÉ

lieutenant

ROSE EUGÈNE

sous-lieutenant

DORMIEUX ÉLIE

lieutenant

SABLIER HENRI

sous-lieutenant

DUCASSE LOUIS

lieutenant

VIDAL JEAN-BAPTISTE

capitaine

CHEVALIERS À TITRE POSTHUME

AMBROISE ANDRÉ

capitaine

LACOUTURE JOSEPH

lieutenant

BARON ISIDORE

lieutenant

LAUNAY FÉLIX

lieutenant

BILLET ROGER

capitaine

LECONTE HENTI

lieutenant

BLANQUART FERNAND

sous-lieutenant

MARSAUD HENRI

sous-lieutenant

BOUCHE FERNAND

sous-lieutenant

MILLE DÉSIRÉ

lieutenant

CARLIER MICHEL

sous-lieutenant

MORILLON EDOUARD

capitaine

CARRIÈRE EDOUARD

lieutenant

NORTIER ALBERT

capitaine

CHOLET EMILE

sous-lieutenant

PARSY LUCIEN

sous-lieutenant

DALLENES JOSEPH

sous-lieutenant

PELLIÉ HENRI

lieutenant

DE COSSÉ-BRISSAC M.

lieutenant

POT LÉON

sous-lieutenant

DE PONNAC-VILLEUNEUVE MAX

capitaine

PY ANDRÉ

sous-lieutenant

DE SAINT-STEBIN JOSEPH

sous-lieutenant

RAFFAELLI ANTOINE

sous-lieutenant

DEQUIEDT GEORGES

lieutenant

REBÉT ANDRÉ

sous-lieutenant

DESMETS ROBERT	sous-lieutenant	ROUGE GABRIEL	sous-lieutenant
DETRY LOUIS	sous-lieutenant	RUGNICOURT PAUL	sous-lieutenant
DEVANNES FRANÇOIS	sous-lieutenant	SAINT-GERMAIN PAUL	sous-lieutenant
DOUCHET MARCEL	sous-lieutenant	SAJOUS AUGUSTE	lieutenant
DURIEZ MAURICE	lieutenant	VÉRET LOUIS	sous-lieutenant
FRÈRE JULES	sous-lieutenant	VIGNON PAUL	capitaine
GENGEMBRE EDMOND	capitaine	WATELLE HENRI	sous-lieutenant
HONORÉ ACHILLE	sous-lieutenant		

**ÉTAT NOMINATIF
DES MILITAIRES DU 73^{ÈME} RÉGIMENT D'INFANTERIE
DÉCORÉS DE LA MÉDAILLE MILITAIRE POUR FAITS DE GUERRE
AU COURS DE LA CAMPAGNE 1914-1918**

ALBERT PIERRE-CHARLES	2 ^{ème} classe	LEDEZ EMILE	2 ^{ème} classe
AUTIN ARMAND	2 ^{ème} classe	LENOIR GERMAIN	2 ^{ème} classe
BACHÈRE JEAN	2 ^{ème} classe	LENOIR ERNEST	-----
BARET GABRIEL	2 ^{ème} classe	LESOIN CHARLES	2 ^{ème} classe
BEAUSSART GEORGES	1 ^{ère} classe	LETURCQ LOUIS	2 ^{ème} classe
BERTIN LOUIS	sergent	LIEUVIN ANDRÉ	2 ^{ème} classe
BERTRAND GEORGES	2 ^{ème} classe	LOGEZ JEAN-BAPTISTE	2 ^{ème} classe
BILLIET RENÉ-ANDRÉ	2 ^{ème} classe	MAILLET ABEL	2 ^{ème} classe
BLOUET LOUIS	2 ^{ème} classe	MALLEVILLE JEAN	2 ^{ème} classe
BOMY MAURICE-CHARLES	sergent	MARCEILLER JACQUES	2 ^{ème} classe
BOUCHEZ GUILLAUME	caporal	MARCHAND RENAUD	2 ^{ème} classe
BOUET GEORGES	caporal	MELLIN LOUIS	adjudant
BOUILLO OLIVIER	caporal	MERLET ETIENNE	2 ^{ème} classe
BROCHET JEAN	2 ^{ème} classe	MICHEL FRANÇOIS	2 ^{ème} classe
BROCHOT RAYMOND	2 ^{ème} classe	MILLIER JEAN	2 ^{ème} classe
BUCAMP ALFRED	sergent	MITERNIQUE DÉSIRÉ	2 ^{ème} classe
BULTEL GEORGES	2 ^{ème} classe	MONSIGNY LÉON	2 ^{ème} classe
BUYX PIERRE	sergent	MOREAU GASTON	2 ^{ème} classe
CAILLERET FERNAND	2 ^{ème} classe	MORISSET ALEXANDRE	Adjudant
CANOEN HENRI-GABRIEL	2 ^{ème} classe	NAGA SÉBASTIEN	2 ^{ème} classe
CAREL HENRI	2 ^{ème} classe	NEVEU GEORGES	2 ^{ème} classe
CARON ARCADE-ÉLIE	adjudant	NOËL RAYMOND	2 ^{ème} classe
CARON MARCEL	sergent	OUTTERYCK JULIEN	2 ^{ème} classe
CARPENTIER MARC-ARTHUR	sergent	PAILLERET MAURICE	2 ^{ème} classe
CASSAGNE ANDRÉ-PLACIDE	caporal	PAINTIAUX GASTON	adjudant
CHAYATTE EMILE	2 ^{ème} classe	PÉCHENARD MAURICE	2 ^{ème} classe
CHOTEAU RENÉ	2 ^{ème} classe	PERGEANT MAURICE	sergent
CNUDDE ROBERT	2 ^{ème} classe	PERIN RAYMOND	caporal
DANIGER GILBERT	2 ^{ème} classe	PETITPRÊTRE LUCIEN	sergent
DAY AUGUSTE	2 ^{ème} classe	PETITPRETZ MARCEL	2 ^{ème} classe
DEBOVE GASTON	sergent	PEYROT FRANÇOIS	2 ^{ème} classe
DECOOL VICTOR	2 ^{ème} classe	PHILIPPON MAURICE	2 ^{ème} classe

DELEBARRE GUSTAVE	adjudant	PICARD EDMOND	adjudant
DELMAS FERNAND	2 ^{ème} classe	PLAYOUT ZÉPHIR	2 ^{ème} classe
DELPAS JÉRÔME	2 ^{ème} classe	PLUQUIN FRANÇOIS	2 ^{ème} classe
DEMANDE LUCIEN	2 ^{ème} classe	POLLET VICTOR	adjudant
DEPARDIEU ALFRED	2 ^{ème} classe	POUSSOT VICTOR	2 ^{ème} classe
DESPREZ FERNAND	2 ^{ème} classe	PRIVAT LOUIS	2 ^{ème} classe
DEVAUX EMILE	2 ^{ème} classe	QUENEZ EMILE	2 ^{ème} classe
DEVERMELLE ARTHUR	1 ^{ère} classe	QUILLACQ JOSEPH	1 ^{ère} classe
DEWAVRIN J-BAPTISTE	2 ^{ème} classe	RANSON MARIUS	caporal
DHAINE JUST	2 ^{ème} classe	REGNIER PIERRE	2 ^{ème} classe
DHAUSSY RENÉ	adjudant	RICORDEAU PAUL	2 ^{ème} classe
DRAPEAU JOSEPH	2 ^{ème} classe	RIEUTORD CASIMIR	sergent
DUBOIS RENÉ	2 ^{ème} classe	ROL JEAN	2 ^{ème} classe
DUBOUCHET RENÉ	adjudant	ROUAUD ANGE	2 ^{ème} classe
DUCROS ANTOINE	2 ^{ème} classe	ROUAUD HENRI	2 ^{ème} classe
DUJARDIN JULES	2 ^{ème} classe	ROUCHE MOÏSE	2 ^{ème} classe
DUMON FRANÇOIS	2 ^{ème} classe	ROUCOU ALFRED	2 ^{ème} classe
EROUARD CHARLES	2 ^{ème} classe	ROUTARD LÈON	2 ^{ème} classe
FARAUD CHERISUIS	caporal	RUAT AUGUSTE	2 ^{ème} classe
FAVRET ESPÉRANCE	2 ^{ème} classe	SAILLOT GEORGES	sergent
FÉRET ANDRÉ	1 ^{ère} classe	SAILLY GASTON	soldat
FONTAINE CLOTAIRE	sergent	SALAMAGNE —	2 ^{ème} classe
FOUQUERNES PAUL	caporal	SAVATIER HENRI	caporal
FOURMEGEAT HENRI	sergent	SCHATTENS EMILE	2 ^{ème} classe
FOURNIER NICOLAS	2 ^{ème} classe	SÉNANE —	2 ^{ème} classe
GARNIER PAUL	2 ^{ème} classe	SIBÉRIE JEAN	2 ^{ème} classe
GILBERT VICTOR	2 ^{ème} classe	SQUARCIONI LOUIS	adjudant
GRANGER FRANÇOIS	2 ^{ème} classe	TAFFIN MAURICE	2 ^{ème} classe
GUERRIER HENRI	2 ^{ème} classe	TAINÉ EMILE	2 ^{ème} classe
HEDDEBOUT PAUL	2 ^{ème} classe	THÉROUANNE GEORGES	2 ^{ème} classe
HERBAUX DÉsirÉ	2 ^{ème} classe	THIBAUT ARMAND	2 ^{ème} classe
HERMANT BENOÎT	sergent	THIBAUT MAURICE	2 ^{ème} classe
HOEDTS PASCAL	2 ^{ème} classe	THIBAUT GASTON	-----
JEAN EUGÈNE	2 ^{ème} classe	THOMAS VICTOR	-----
JOLY ALFRED	2 ^{ème} classe	TISON JEAN-BAPTISTE	adjudant
JONGLEUR HENRI	2 ^{ème} classe	TRIPARD ARISTIDE	sergent
JOUBERT BENOÎT	2 ^{ème} classe	TURLOTTE LOUIS	sergent

JUBERT PIERRE	2 ^{ème} classe	VALLADE JEAN	1 ^{ère} classe
KERLEU MARIE-JOSEPH	2 ^{ème} classe	VANDRIENSSCHE PIERRE	sergent
LAMBERT PHILIPPE	2 ^{ème} classe	VERHEEGE HENRI	2 ^{ème} classe
LAMOUREUX JOSEPH	2 ^{ème} classe	VIEILLARD JULIEN	2 ^{ème} classe
LAPRADE PIERRE	2 ^{ème} classe	VILLEMEN ANSELME	2 ^{ème} classe
LE BOËDEC HENRI	2 ^{ème} classe	VINCENT LOUIS	adjudant
LECAS FERDINAND	2 ^{ème} classe	WATERLOO ALFRED	2 ^{ème} classe
LECAT GASTON	2 ^{ème} classe	WATTREZ ALBERT	adjudant
LECIEUX CHARLES	2 ^{ème} classe	WAUQUIER GASTON	2 ^{ème} classe
LECOQ JULES	2 ^{ème} classe	YTOURNELLE JEAN	caporal

**ÉTAT NOMINATIF
DES MILITAIRES DU 73^{ÈME} RÉGIMENT D'INFANTERIE
DÉCORÉS D'ORDRES ÉTRANGERS
AU COURS DE LA CAMPAGNE 1914-1918**

Military Cross F.	ANDUZE	capitaine
Aigle Blanc de 5^{ème} classe	FRONVAL	capitaine
Médaille de Saint-Georges	DESCAMPS A .	sergent
Médaille serbe	BOCQUILLON A.	2 ^{ème} classe
Médaille belge	MOIRET	sous-chef de musique
Ordre du Nicham Iftikhar de Tunis	DUVAL A.	2 ^{ème} classe
	GRULOIS GASTON	capitaine
	OBENICHE MARIE	adjudant